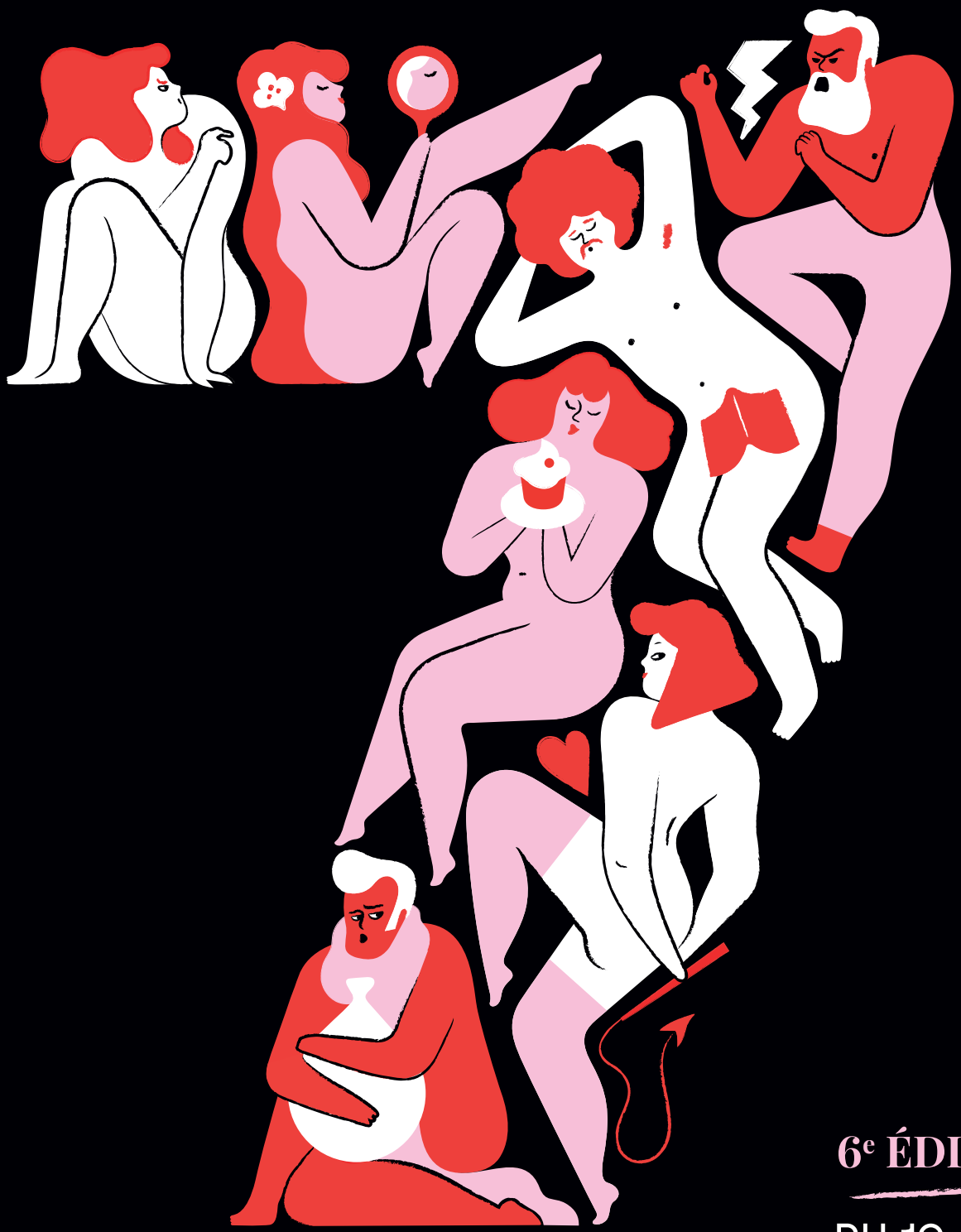
L'ÉLOQUENCE ET LES



PÉCHÉS CAPITAUX

6e ÉDITION

DU 16 AU 23 MAI 2020

Les journées de l'éloquence

SCÉNES DE THÉÂTRE 2020

Les journées
de l'éloquence

L'ÉLOQUENCE ET LES
PÉCHÉS CAPITAUX

Le jeu d'Adam

La Figure / Caroline Ruiz
Le Diable / Cathy Ruiz
Ève / Zoé Frechet
Adam /

Chaque acteur qui aura parlé du paradis doit le regarder et le montrer du doigt.

La Figure : Adam !

Adam : Seigneur ?

La Figure : Je t'ai formé

Adam : Oui, je sais bien.

La Figure : Je t'ai formé à ma semblance,
à mon image je t'ai fait, en terre :
jamais il ne faudra me faire la guerre !

Adam : Non, je t'en donne ma parole :
j'obéirai à mon créateur !

La Figure : Je t'ai donné une compagne.
Voici ta femme : elle s'appelle Ève.
Elle est ta femme et ton égale :
sois toujours loyal avec elle.
Aime-la bien, qu'elle t'aime aussi,
alors vous aurez mes faveurs.
Qu'elle soit toujours à tes ordres,
et vous deux, selon mon désir !

C'est de ta côte que je l'ai faite,
elle vient de toi, et non d'ailleurs.
J'ai façonné une part de toi,
elle sort de toi et de rien d'autre !
Gouverne-la par la raison,
pas de querelle entre vous,
mais de l'amour, et de l'entraide :
telle soit la loi au logis !
Maintenant, Ève, c'est à toi.

Ecoute bien, fais attention.
Si vous agissez comme je veux,
en toi régnera la bonté.
Aime et honore ton créateur :
reconnais-moi comme ton seigneur.
Mets tout ton soin à me servir,
toute ta force, et tout ton coeur.
Aime Adam, et chéris-le :
c'est ton mari, tu es sa femme.
Sois-lui à chaque instant soumise,
sans jamais contester ses ordres;
sers-le, aime-le sans réserve :
telle est la loi du mariage.
Si tu l'épaules chaque jour,
je vous mettrai tous deux en gloire.

Ève : Ce sera comme il te plaira,
seigneur, et sans aucun écart !
Tu seras pour moi le seigneur,
et lui, mon égal et mon maitre.
Avec lui, je serai loyale,
et aussi, de très bon conseil.
C'est toujours selon ton plaisir,
seigneur, que je te servirai.

La Figure : Ecoute, Adam, et comprends bien ces mots !
Ma créature, je te fais un cadeau :

vivre à jamais, sans maladie,
c'est le prix de l'obéissance !

Jamais tu n'auras faim ni soif,
jamais tu n'auras froid ni chaud.
Tu vivras toujours dans la joie
et le plaisir, sans la douleur.

C'est dans la joie que passera ta vie,
et cette vie, elle sera sans fin.
Cela, je veux qu'Ève l'entende aussi :
sans le comprendre, elle s'égarerait.

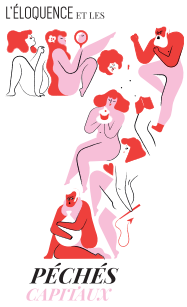
Vous régnerez sur la terre tout entière,
oiseaux, bêtes, et tout le territoire.
Les envieux ? Ne vous en souciez pas,
car le monde entier vous sera soumis

En vous, je mets et le bien et le mal :
qui a ce don n'est pas un prisonnier !
Vous pèserez toute chose avec soin,
et, croyez-moi : tenez votre parole !

A Adam Laisse le mal, ne choisis que le bien !
A Ève Aime ton seigneur, sois toujours avec lui !
Aux deux Qu'aucun conseil ne remplace le mien !
A Adam Et le péché restera loin de toi.

Adam : Comme je rends grâce à ta bienveillance,
mon créateur, toi qui, si bon pour moi,
me donnes tout, et le bien et le mal :
Mon seul désir sera de te servir !

Tu es seigneur, je suis ta créature,
tu me formas, moi, ta progéniture.
Jamais mon désir ne s'opposera
à te servir, et de toutes mes forces !



La Figure : Adam !

Adam : Seigneur ?

La Figure : J'ai un projet.
Vois ce jardin.

Adam : Qui s'appelle ?

La Figure : Paradis.

Adam : Comme il est beau !

La Figure : C'est moi qui l'ai planté.

Adam : Son habitant, ce sera mon ami !

La Figure : Ce sera toi : tu seras son gardien.

La Figure les conduit au paradis

La Figure : Je vous y place.

Adam : Pourrons-nous y rester ?

La Figure : Oui, à jamais ! Là, rien à craindre,
vous ne pourrez ni mourir ni souffrir.

La Figure dit, main tendue vers le paradis

La Figure : Je vais te dire la vertu du jardin.
Tous les plaisirs vous les y trouverez.
Il n'y a rien, rien qu'on puisse souhaiter
qui ne s'y trouve, quel que soit son désir.

Point de colères masculines à craindre
ni de pudeurs ou frayeurs féminines !
Pour engendrer, on n'y est pas pécheur,
et sans douleur on peut y mettre au monde.

Ce lieu plaisant, c'est le tien pour toujours,
et de ta vie, tu n'en pourras changer !
Tu n'y craindras ni mort ni coup du sort.
Plus de sortie ! Ce sera ton logis.

La Figure montre à Adam les arbres du paradis

La Figure : De tous ces fruits, délectez-vous à souhait !
Mais celui-ci, Adam, c'est défendu !
Si tu en manges, tu deviendras mortel,
et tu perdras mon amour et ta chance.

Adam : Tous tes ordres, je vais les respecter,
et sans écart, ni d'Ève ni de moi.
Si pour un fruit je perdais un tel fief,
il serait juste que j'en sois chassé.

Pour une pomme, moi, perdre ton amour ?
Au grand jamais, que je sois fou ou sage !
C'est en traître qu'on doit juger celui
qui se parjure et trahit son seigneur.

Le Diable s'approche d'Adam, et lui dit :

Le Diable : Que fais-tu, Adam ?

Adam : Quel plaisir, ici !

Le Diable : Donc tu vas bien ?

Adam : C'est que rien ne me nuit !

Le Diable : Ce pourrait être mieux.

Adam : Je ne vois pas comment.

Le Diable : Voudrais-tu le savoir ?

Adam : En voilà, un désir !

Le Diable : Moi, je le sais.

Adam : Et que m'importe ?

Le Diable : Mais pourquoi non ?

Adam : Quel intérêt ?

Le Diable : Eh, justement !

Adam : Vraiment, mais quand ?

Le Diable : Pourquoi me presser de le dire ?

Adam : Dis-le moi donc !

Le Diable : Non, pas question,
avant que tu m'aies supplié !

Adam : Je me passe bien de le savoir !

Le Diable : Alors tu n'auras jamais rien.
Ton bien, tu ne sais pas en jouir.

Adam : Mais comment faire ?
Le Diable : Veux-tu l'apprendre ?
Je vais te le dire, à toi seul.

Adam : Oui, c'est plus sûr.

Tous deux s'éloignent d'Ève

Le Diable : Ecoute, Adam, écoute-moi !
C'est pour ton bien !

Adam : Soit, tope là !

Le Diable : Tu le promets ?

Adam : Certainement !
Sauf pour une chose.

Le Diable : Vraiment ? Laquelle ?

Adam : Eh bien, voilà :
mon créateur, je ne l'offenserai pas.

Le Diable : Le crains-tu tant ?

Adam : Oh oui, pour sûr !
Je l'aime et le crains.

Le Diable : Sornettes !
Que peut-il faire ?

Adam : Du bien et du mal.

Le Diable : Comment ? Mais tu es fou de croire
qu'on peut te faire du mal - du mal !
Tu es en gloire, comment mourir ?

Adam : Dieu me l'a dit, que je mourrai,
quand je transgresserai ses ordres.

Le Diable : Cette transgression, quelle est-elle ?
Je suis très pressée de l'apprendre !

Adam : Laisse-moi tout te raconter.
En fait, il n'a donné qu'un ordre.
Comme il l'a dit, je peux manger
tout ce qui pousse au paradis,
sauf un seul fruit : c'est défendu !
Je ne peux même pas le toucher.

Le Diable : Et lequel est-ce ?

Adam : Le vois-tu, là ?
C'est celui-ci qu'il m'a interdit.

Le Diable : Sais-tu pourquoi ?

Adam : Moi ? Pas du tout.

Le Diable : Je vais t'en dire la raison.
Il se moque de tous les fruits
sauf de celui qui pend là-haut
car c'est le fruit de la science
qui de tout donne connaissance.
Si tu le manges, c'est pour ton bien !

Adam : Vraiment, en quoi ?

Le Diable : Ah, tu verras !
Tes yeux s'ouvriront aussitôt :
l'avenir te sera connu,
tu pourras faire ce que tu veux.
Ce serait bien de le cueillir :
Mange-le donc, c'est pour ton bien.
De Dieu, tu ne craindras plus rien,
tu seras son égal pour tout.
C'est pourquoi il l'a interdit !
Et ta promesse ? Goûte ce fruit !

Adam : Je ne peux pas.

Le Diable : Voyez-vous ça !
Tu ne peux pas ?

Adam : Non.

Le Diable : Quel idiot !
Au moins n'oublie pas mes paroles !

Le Diable s'éloigne. Au bout d'un moment, tout joyeux, souriant, il revient tenter Adam, et il lui dit :

Alors, Adam, toujours pareil ?
Es-tu encore plein de folie ?
Comme je te le disais hier,
dans ce jardin, Dieu te nourrit :
tu y es pour manger ce fruit !
As-tu vraiment d'autres plaisirs ?

Adam : Certainement, rien ne me manque.

Le Diable : Et jamais tu n'iras plus haut ?
Mais quelle estime as-tu de toi
en tant que jardinier de Dieu ?
Dieu t'a fait gardien du jardin,
et toi, tu ne veux rien de plus ?
Ne t'a-t-il fait que pour manger ?
C'est le seul honneur qu'il te fait !
Écoute, Adam, écoute-moi !
Je vais te donner un conseil
pour exister sans ton seigneur
et égaler ton créateur.
Mon conseil, le voici, en somme :
si tu manges cette pomme,
tu règneras en majesté
et partageras le pouvoir.

Adam : Déguerpis. Vite !

Le Diable : Que dit Adam ?

Adam : Déguerpis, car tu es Satan !
Mais quel conseil !

Le Diable : Que veux-tu dire ?

Adam : Tu veux me livrer aux tourments
Et m'opposer à mon seigneur,
privé de joie, dans la douleur.
Fi de ma promesse, va-t-en !
Et n'aie plus jamais la hardiesse
De reparaitre à mes yeux !
Tu es un traître sans parole.

Le Diable : *à Ève* Ève, bonjour, je te cherchais !

Ève : Tiens, Satan, toi ici ! Pourquoi ?

Le Diable : Je veux ton bien, et ton honneur.

Ève : Seul Dieu les donne !

Le Diable : Non, n'aie pas peur !
Voilà bien longtemps que je sais
tous les secrets du paradis.
Je vais t'en dire une partie.

Ève : Alors commence, je suis tout ouïe !

Le Diable : Tu vas m'écouter ?

Ève : Eh bien, oui !
Tu seras très content de moi.

Le Diable : Tu seras muette ?

Ève : Oui, par ma foi !

Le Diable : Ça se saura ?

Ève : Non, pas par moi.

Le Diable : Alors je m'en remets à toi :
Je ne veux pas d'autre promesse.

Ève : Elle me suffit, à moi aussi.

Le Diable : Tu as été à bonne école !
J'ai vu Adam, c'est un vrai fou.

Ève : Un peu rigide…

Le Diable : Il mollira.
En aparté En enfer, on est moins rigide !

Ève : Il est très noble.

Le Diable : C'est un esclave.
S'il ne veut prendre soin de lui,
qu'au moins il se soucie de toi !
Tu es si fragile, si tendre,
tu es plus fraiche que la rose,
plus blanche que n'est le cristal,
ou que la neige sur le givre.
Vous formez un bien curieux couple.
Tu es trop tendre, lui, trop rigide.
Et cependant tu es plus sage,
et toute pleine d'intelligence.
Aussi il vaut mieux te trouver.
Je veux te parler.

Ève : Vas-y donc !

Le Diable : C'est un secret.

Ève : Secret pour qui ?

Le Diable : Mais pour Adam !

Ève : Alors, motus.

Le Diable : Je te dis tout, écoute-moi.
Ici, il n'y a que nous deux
et là, Adam, qui n'entend rien.

Ève : Plus fort ! Comment veux-tu qu'il sache ?

Le Diable : Je veux vous avertir d'un tour
qui vous est joué dans ce jardin.
Le fruit que Dieu vous a donné
n'a en soi aucune valeur.
Mais celui qu'il a défendu
possède, lui, grande vertu !
il contient tout : la vie, bien sûr,
et le pouvoir; et il permet
de tout savoir, le bien, le mal.

Ève : Quel goût a-t-il ?

Le Diable : Un goût céleste !
A ta beauté, à ton visage,
c'est ce destin qui conviendrait :
devenir la reine du monde,
du ciel comme des profondeurs,
et connaitre tout l'avenir,
pour dominer tout l'univers !

Ève : Est-il vraiment si bon ?

Le Diable : Oh oui !

Ève : Même sa vue me fait du bien !

Le Diable : Que feras-tu, si tu le manges ?

Ève : Mange, Adam ! Sais-tu ce que c'est ?
Prenons ce bien, il est pour nous !

Adam : Est-il si bon ?

Ève : Tu verras bien !
Comment le savoir sans goûter ?

Adam : J'ai peur.

Ève : Mais non !

Adam : Je ne peux pas !

Ève : C'est vraiment stupide d'attendre !

Adam : Je vais le prendre.

Ève : Et manges-en,
tu connaitras le bien, le mal !
Je vais en manger la première.

Adam : Et moi ensuite.

Ève : A la bonne heure.

Ève mange un morceau de pomme, et elle dit à Adam.

J'en ai mangé. Seigneur, quel goût !
Je ne connais rien d'aussi suave !
Cette pomme, elle a un tel goût...

Adam : Quel goût ?

Ève : Un goût très neuf !
Maintenant, mes yeux y voient clair,
je suis comme Dieu, le tout-puissant.
Ce qui fut et ce qui sera,
tout, je sais tout, j'en suis maîtresse !
Mange, Adam, sans plus tarder.
Ce sera pour ton plus grand bien.
Je te fais confiance, ma femme.

Ève : Manges-en donc, et sois sans crainte !

Adam : Pauvre pécheur, qu'ai-je donc fait ?
Maintenant, c'est certain, je meurs !
Si on ne m'aide, je suis mort,
car toute chance m'a quitté !
Oh, que mon destin a changé,
jadis si doux, et là, si dur !
J'ai déserté mon créateur,
sur l'avis d'une mauvaise épouse.

La Figure : Qu'as-tu donc fait ! Où t'es-tu mis ?
Qui t'a privé de ta bonté ?
Qu'as-tu fait, pourquoi as-tu honte ?

Adam : Ah, comment te le raconter ?

La Figure : L'autre jour, il n'y avait rien
pour t'inspirer de la pudeur.
Mais je te vois tout triste et morne.
C'est vivre mal que vivre ainsi !

Adam : Seigneur, c'est donc de la pudeur ?

La Figure : Sais-tu ce qu'il y a ?

Adam : J'éprouve une si grande honte
que je n'ose te regarder.

La Figure : Pourquoi m'as-tu désobéi ?
Mais enfin, qu'y as-tu gagné ?
Tu es le serf, moi, le seigneur !

Adam : Impossible de le nier.

La Figure : Je t'ai formé à ma semblance.
Pourquoi m'avoir désobéi ?
A mon image je t'ai fait,
et cela me vaut cet outrage ?
Tu n'as pas respecté mon ordre :
librement, tu l'as transgressé.
Tu as osé manger du fruit,
ce fruit que j'avais interdit.
Tu croyais ainsi m'égaler !
Veux-tu aussi me provoquer ?

Adam : La femme que tu m'as donnée
a désobéi la première !
Elle l'a donné, je l'ai mangé,
et cela m'a porté malheur.
Ah, cette pomme, la belle affaire !
Si j'ai trahi, c'est par ma femme.

La Figure : A elle, tu lui as fait confiance,
et sans mon droit, tu as mangé le fruit !
Eh bien, voici ta récompense.
Maudite soit pour toi la terre !
Là tu sèmeras le blé,
il refusera de mûrir !
Je maudis la terre que ta main
voudra cultiver, mais en vain !
A toi, elle ne pourra donner

que des épines, et des chardons.
Ta semence sera changée,
maudite par ton jugement !
Dans le travail et dans la peine
il te faudra manger ton pain.
C'est dans la douleur et la sueur
que tu vivras, nuit comme jour.
Et toi, Ève, mauvaise femme,
tu m'as bien vite fait la guerre,
et fait peu de cas de mes ordres.

Ève : C'est le serpent qui m'a trompée.

La Figure : Par lui tu as cru m'égaler.
Mais sais-tu bien à quoi t'attendre ?
Auparavant, vous étiez maîtres
de toute parcelle de vie.
Comment, si vite, ne l'être plus ?
Je te vois triste et malheureuse :
as-tu gagné, ou bien perdu ?
Je vais te payer de retour,
et te donner ta récompense.
Tu seras cernée par le mal,
tu souffriras de tes grossesses,
dont les fruits vivront dans la peine.
Dans la douleur ils seront nés
et dans les affres ils finiront.
Voici les peines et les dommages
où tu as plongé ton lignage.
Tous ceux qui de toi sortiront
Ève, ton péché pleureront !

Ève : Que j'aie agi en folle, j'en conviens.
Mais pour un fruit, c'est un bien grand dommage
que la souffrance, pour moi et mon lignage.
Quelle lourde perte, pour un tout petit gain !

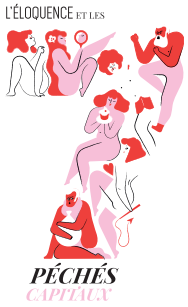
Comment s'étonner que j'aie mal agi
quand le serpent, ce menteur, m'a trahie ?

Il sait le mal, ce n'est pas un agneau !
Malheur à qui écoute ses conseils !

Prendre la pomme : telle fut ma folie.
Malgré ta loi : c'est de la félonie.
L'avoir goûtée m'a attiré ta haine,
et pour cela, je dois perdre la vie !

La Figure : Quant à toi, serpent, sois maudit !
Je reprends tous mes droits sur toi.
Tu te traineras sur le ventre
tous les jours qu'il te reste à vivre !
Tu ne vivras que de poussière,
dans les plaines, les bois, la lande.
Tu seras haï de la femme,
qui te mènera la vie dure.
Toi, tu viseras son talon,
mais elle t'arrachera le dard.
Frappant ta tête de ses coups,
elle causera maintes douleurs.
Des moyens, elle en cherchera
afin de se venger de toi !
Tu l'as connue pour ton malheur,
elle te fera courber la tête.
Un jour, il lui naîtra un fils
qui vous vaincra, toi et les tiens !

Et maintenant, sortez d'ici !
Quel piètre échange de pays !
La terre sera votre maison,
et non le paradis - ah non,
il n'y a rien à réclamer,
et vous le quittez sans retour !
Mon jugement est sans appel :



trouvez-vous donc un autre fief.
C'est le bonheur que vous quittez.
Désormais ni faim, ni fatigue,
ni douleur ne vous manqueront,
tous les jours de chaque semaine.
Sur terre, vous vivrez dans la peine,
et pour finir, viendra la mort.
Dès que vous y aurez goûté,
direction : l'enfer, sans répit !

Montrant la terre

Voici le séjour de vos corps.
Pour vos âmes, ce sera l'enfer,
avec Satan comme bailli !
Et pas un homme ne pourra
ni vous aider, ni vous sauver,
si je ne prends pitié de vous.

Les liaisons dangereuses

Madame de Merteuil / Carlotta Moraru
Vicomte de Valmont / Victor Lassus

Ceci est une scène d'amour. Ce sont des retrouvailles, longtemps attendues. Les deux personnages sont fous amoureux l'un de l'autre. On entends « Son of a preacher man » Valmont erre dans la cour, il cherche Merteuil On entends la voix de Merteuil dans un micro. Elle le voit, pas lui.

Merteuil : Revenez, mon cher Vicomte…

Valmont traverse le plateau, entre, sort.

Merteuil : Revenez : que faites-vous ?

Merteuil *est amusée , elle rit :* Partez sur-le-champ !

Valmont s'exécute.

Merteuil : J'ai besoin de vous.

Valmont revient sur le plateau

Merteuil : Il m'est venu une excellente idée, et je veux bien vous en confier l'exécution.

Valmont s'installe sur la banquette, peu enclin à obéir. La musique s'arrête.

Merteuil *après un bref silence* **:** Ce peu de mots devrait suffire, et trop honoré de mon choix, vous devriez venir avec empressement prendre mes ordres à genoux…

Sa voix sensuelle excite Valmont.

Valmont : Vos ordres sont charmants ; votre façon de les donner est plus aimable encore ; vous feriez chérir le despotisme.

Merteuil : Vous abusez de mes bontés, même depuis que vous n'en usez plus…

Valmont : Ce n'est pas la première fois, comme vous savez, que je regrette de ne plus être votre esclave.

Merteuil : Dans l'alternative d'une haine éternelle ou d'une excessive indulgence, votre bonheur veut que ma bonté l'emporte. Je veux donc bien vous instruire de mes projets.

Valmont écoute, silence. Entre Merteuil

Merteuil : Jurez-moi qu'en fidèle Chevalier, vous ne courrez aucune aventure que vous n'ayez mis celle-ci à fin : elle est digne d'un héros.

Valmont rit, Merteuil se rapproche de Valmont sur la banquette

Merteuil : Vous servirez l'amour et la vengeance ; ce sera enfin une *rouerie* de plus à mettre dans vos Mémoires.

Valmont *amusé* **:** Dans mes Mémoires ?

Merteuil : Oui, dans vos Mémoires, car je veux qu'ils soient imprimés un jour, je me charge de les écrire.

Valmont : Madame est trop bonne.

Merteuil dresse un parallèle entre une plume à écrire et le sexe de Valmont. Les deux personnages flirtent.

Merteuil *coupant court* **:** Mais laissons cela, & revenons à ce qui m'occupe.

Merteuil se lève

Merteuil : Mme de Volanges marie sa fille.

Valmont : Pour vrai ?!

Merteuil *cherchant à ne pas être interrompue* **:** C'est encore un secret ; mais elle m'en a fait part hier. Et qui croyez-vous qu'elle ait choisi pour gendre ? Le Comte Gercourt. Qui m'aurait dit que je deviendrais la cousine de Gercourt ? J'en suis dans une fureur…

Valmont : Eh bien ?

Merteuil : Vous ne devinez pas encore ?

Valmont : De ?

Merteuil *excédée* **:** Oh ! L'esprit lourd ! Lui avez-vous donc pardonné l'aventure de l'Intendante ? Et moi, n'ai-je pas encore plus à me plaindre de lui, monstre que vous êtes ?

Valmont : Tout *monstre* que vous dites que je suis, je ne me rappelle jamais sans plaisir le temps où vous m'honoriez de noms plus doux.

Valmont va a Merteuil cherchant à la calmer

Merteuil : Je m'apaise, et l'espoir de me venger rassérène mon âme. Vous avez été ennuyé cent fois, ainsi que moi, de Gercourt et de la sotte présomption qui lui fait croire qu'il évitera le sort inévitable.

Elle embrasse Valmont

Vous connaissez ses ridicules préventions pour les éducations cloîtrées et son préjugé plus ridicule encore, en faveur de la retenue des blondes.

Elle embrasse Valmont

Je gagerais qu'il n'aurait jamais fait ce mariage, si elle eût été brune, ou si elle n'eût pas été au Couvent.

Elle embrasse Valmont

Prouvons-lui donc qu'il n'est qu'un sot .

Elle embrasse Valmont

Comme nous nous amuserions le lendemain en l'entendant se vanter ! Car il se vantera

et si vous formez cette petite fille, il y aura bien du malheur si le Gercourt ne devient pas la fable de Paris.

Elle embrasse Valmont

Vous n'avez plus qu'à me remercier et m'obéir.

Valmont *reprenant son sérieux* **:** Que me proposez-vous ? de séduire une jeune fille qui n'a rien vu, ne connaît rien ; qui, pour ainsi dire, me serait livrée sans défense ; qu'un premier hommage ne manquera pas d'enivrer, & que la curiosité mènera peut-être plus vite que l'amour. Vingt autres peuvent y réussir comme moi.

Merteuil : L'Héroïne de ce nouveau Roman mérite tous vos soins : elle est vraiment jolie ; cela n'a que quinze ans, c'est le bouton de rose ; gauche à la vérité, comme on ne l'est point, et nullement maniérée : mais, vous autres hommes, vous ne craignez pas cela.

Valmont : De plus grands intérêts nous appellent ; conquérir est notre destin ; il faut le suivre. Je connais votre zèle, votre ardente ferveur ; et si ce Dieu-là comme l'autre nous juge sur nos oeuvres, je me vois forcé de vous désobéir.

Merteuil repousse violemment Valmont

Valmont : Ne vous fâchez pas, et écoutez-moi.

Merteuil arme les poings prête à frapper Valmont

Valmont *implorant* **:** Dépositaire de tous les secrets de mon coeur. Je vais vous confier le plus grand projet qu'un conquérant ait jamais pu former.

Merteuil est prête à bondir. Valmont cherche à fuir Merteuil.

Valmont : Le succès de l'entreprise qui m'occupe m'assure autant de gloire que de plaisir. L'amour qui prépare ma couronne, hésite lui-même entre le myrte & le laurier, ou plutôt il les réunira pour honorer mon triomphe. Vous-même, ma belle amie, vous serez saisie d'un saint respect, & vous direz avec enthousiasme : « Voilà l'homme selon mon coeur. »

Merteuil intriguée se calme puis s'assoit

Valmont : Vous connaissez la Présidente de Tourvel,

Merteuil : Hélas oui.

Valmont : Sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères.

Valmont et Merteuil sont amusés par cette énumération

Valmont : Voilà ce que j'attaque ; voilà l'ennemi digne de moi ; voilà le but où je prétends atteindre.

Merteuil : Impossible.

Valmont : Si de l'obtenir je n'emporte le prix, j'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Merteuil *applaudissant* **:** La qualité de vos vers vaut la petitesse de votre…

Valmont *l'interrompant* **:** On peut citer de mauvais vers, quand ils sont d'un grand poète.

Merteuil : Et comment, dites moi, comptez vous vous y prendre cher Vicomte?

Valmont : Le président est en Bourgogne, à la suite d'un grand procès (j'espère lui en faire perdre un plus important). Son inconsolable moitié doit passer ici tout le temps de cet affligeant veuvage. Une messe chaque jour, quelques visites aux pauvres du canton, des prières du matin au soir, des promenades solitaires, de pieux entretiens avec ma vieille tante, et quelquefois un triste Wist, devaient être ses seules distractions. Je lui en prépare de plus efficaces.

Merteuil : Je n'en doute pas. Valmont-Mon bon ange m'a conduit ici, pour son bonheur et pour le mien.

Merteuil : Insensé !

Valmont : Heureusement il faut être quatre pour jouer au wist et comme il n'y a ici que le curé du lieu, mon éternelle tante m'a beaucoup pressé de lui sacrifier quelques jours. Vous devinez que j'ai consenti.

Merteuil éclate de rire

Valmont : Vous n'imaginez pas combien elle me cajole depuis ce moment, combien surtout elle est édifiée de me voir régulièrement à ses prières & à sa messe.

Merteuil : Elle ne se doute pas de la divinité que vous y adorez. Valmont- Me voilà donc, depuis quatre jours, livré à une passion forte.

Merteuil : Vous savez si je désire vivement, si je dévore les obstacles. Valmont- Mais ce que vous ignorez, c'est combien la solitude ajoute à l'ardeur du désir. Je n'ai plus qu'une idée ; j'y pense le jour, et j'y rêve la nuit. J'ai bien besoin d'avoir cette femme, pour me sauver du ridicule d'en être amoureux.

Merteuil *lasse de l'écouter* **:** Par l'enfer ! Où mène un désir contrarié ? O délicieuse jouissance ! Je t'implore pour mon bonheur et surtout pour mon repos.

Valmont : Que nous sommes heureux que les femmes se défendent si mal !

Merteuil : Vraiment ?

Merteuil soumet Valmont le saisissant par la nuque. Elle le force à lécher ses chaussures.

Valmont : Nous ne serions auprès d'elles que de timides esclaves. J'ai dans ce moment un sentiment de reconnaissance pour les femmes faciles, qui m'amène naturellement à vos pieds. Je m'y prosterne pour obtenir mon pardon, sans rancune.

Merteuil relève Valmont avec douceur.

Merteuil : Sans rancune.

Merteuil allume une cigarette, Valmont boit un verre. La situation s'apaise.

Merteuil : J'ai décidé de vous aider Vicomte. Nous allons écrire à notre chère présidente. Sur mes conseils vous l'obtiendrez. Vous pourrez ainsi me prêter main forte.

Valmont : Avec joie mais mon imagination semble me faire défaut à ce moment.

Merteuil se lève, lance « Devil Woman » puis exécute une lap-dance. À la fin de la danse, Merteuil est étonnée par ce qui se trouve dans la poche de Valmont. Valmont se lève maladroitement pour sortir son téléphone de sa poche. Il rédige un texto, on entends le bruit des touches numériques rédiger le message. Merteuil lui sert de bureau.

Valmont : Du Vicomte de Valmont à la Présidente Tourvel. C'est après une nuit orageuse,

Merteuil : Et pendant laquelle je n'ai pas fermé l'oeil,

Valmont : C'est après avoir été sans cesse ou dans l'agitation d'une ardeur dévorante, ou dans l'entier anéantissement de toutes les facultés de mon âme, que je viens chercher auprès de vous, Madame…

Merteuil : Un calme dont j'ai besoin,

Valmont : Et dont pourtant je n'espère pas pouvoir jouir encore.

Merteuil : En effet,

Valmont : La situation où je suis en vous écrivant me fait connaître, plus que jamais, la puissance irrésistible de l'amour ; j'ai peine à conserver assez d'empire sur moi pour mettre quelque ordre dans mes idées ; et déjà je prévois que je ne finirai pas cette Lettre, sans être obligé de l'interrompre.

Valmont cherche à flirter avec Merteuil qui le rappèle à l'ordre par de petites gifles.

Valmont : Quoi ! Ne puis-je donc espérer que vous partagerez quelque jour le trouble que j'éprouve en ce moment ?

Merteuil : C'est excellent Vicomte, poursuivez.

Valmont : Croyez-moi, Madame, la froide tranquillité, le sommeil de l'âme, image de la mort, ne mènent point au bonheur ; les passions actives peuvent seules y conduire ; et malgré les tourments que vous me faites éprouver, je crois pouvoir assurer sans crainte, que, dans ce moment même, je suis plus heureux que vous.

Merteuil : À n'en pas douter…

Valmont : En vain m'accablez-vous de vos rigueurs désolantes ; elles ne m'empêchent point de m'abandonner entièrement à l'amour, & d'oublier, dans le délire qu'il me cause, le…

Merteuil : Désespoir auquel vous me livrez. C'est ainsi que je veux me venger de l'exil auquel vous me condamnez.

Valmont : Jamais je n'eus tant de plaisir en vous écrivant ; jamais je ne ressentis, dans cette occupation, une émotion si douce,

Merteuil : Et cependant si vive. Tout semble augmenter mes transports : l'air que je respire est brûlant de volupté ; la table même sur laquelle je vous écris, consacrée pour la première fois à cet usage, devient pour moi l'autel sacré de l'amour ; combien elle va s'embellir à mes yeux ! j'aurai tracé sur elle le serment de vous aimer toujours ! Pardonnez, je vous en supplie, le délire que j'éprouve. Je devrais peut-être m'abandonner moins à des transports que vous ne partagez pas.

Valmont *se déconcentrant* **:** Il faut vous quitter un moment pour dissiper une ivresse qui s'augmente à chaque instant, et qui devient plus forte que moi.

Merteuil *calme et sereine* **:** Je reviens à vous, Madame, & sans doute j'y reviens toujours avec le même empressement. Valmont- frustré et obéissant- Cependant le sentiment du bonheur a fui loin de moi ; il a fait place à celui des privations cruelles. A quoi me sert-il de vous parler de mes sentiments, si je cherche en vain les moyens de vous en convaincre ? Après tant d'efforts réitérés, la…

Merteuil : Confiance

Valmont *rieur* **:** La confiance et la force m'abandonnent à la fois. Si je me retrace encore les plaisirs de l'amour, c'est pour sentir plus vivement le regret d'en être privé. Je ne me vois de ressource que dans votre indulgence, & je sens trop, dans ce moment, combien j'en ai besoin pour espérer de l'obtenir.

Merteuil gifle Vamont.

Merteuil : Vicomte…

Valmont *innocent* **:** Cependant jamais mon amour ne fut plus respectueux, jamais il ne dut moins vous offenser ; il est tel, j'ose le dire, que la vertu la plus sévère ne devrait pas le craindre : mais je crains moi-même de vous entretenir plus longtemps de la peine que j'éprouve. Assuré que l'objet qui la cause ne la partage pas, il ne faut pas au moins abuser de ses bontés…

Merteuil : Ce serait le faire, que d'employer plus de temps à vous retracer cette douloureuse image. Je ne prends plus que celui de vous supplier de me répondre, et de ne jamais douter de la vérité de mes sentiments.

Valmont tape consciencieusement ce que dicte Merteuil puis envoie le message. Un temps.

Merteuil : Parlez-moi vrai ; vous faites-vous illusion à vous-même, ou cherchez-vous à me tromper ?

Valmont ne répond pas interloqué.

Merteuil : La différence entre vos discours & vos actions ne me laisse de choix qu'entre ces deux sentiments : lequel est le véritable ?

Valmont : Que voulez-vous donc que je vous dise, quand moi-même je ne sais que penser ?

Merteuil : Vous paraissez vous faire un grand mérite de votre scène avec la Présidente ; mais qu'est-ce donc qu'elle prouve pour votre système, ou contre le mien ? Assurément je ne vous ai jamais dit que vous aimiez assez cette femme pour ne la pas tromper, pour n'en pas saisir toutes les occasions qui vous paraîtraient agréables ou faciles.

Valmont *méfiant* **:** Il est vrai…

Merteuil : Je ne doutais même pas qu'il ne vous fût à peu près égal de satisfaire, avec la première venue, jusqu'aux désirs que celle-ci seule aurait fait naître et je ne suis pas surprise que, par un libertinage d'esprit qu'on aurait tort de vous disputer, vous ayez fait une fois par projet ce que vous aviez fait mille autres par occasion.

Valmont : Qui ne sait que c'est là le simple courant du monde,

Merteuil : Et votre usage à tous tant que vous êtes, depuis le scélérat jusqu'aux *espèces ?*

Valmont : Celui qui s'en abstient aujourd'hui passe pour romanesque !

Merteuil : Ce n'est pas là, je crois, le défaut que je vous reproche.
Valmont-Mais ce que j'ai dit, ce que j'ai pensé…

Merteuil : Ce que je pense encore, c'est que vous n'en avez pas moins de l'amour pour votre Présidente ; non pas, à la vérité, de l'amour bien pur ni bien tendre, mais de celui que vous pouvez avoir ; de celui, par exemple, qui fait trouver à une femme les agréments ou les qualités qu'elle n'a pas ; qui la place dans une classe à part, et met toutes les autres en second ordre ; qui vous tient encore attaché à elle, même alors que vous l'outragez.

Valmont : Marquise, je…

Merteuil : Tel enfin que je conçois qu'un sultan peut le ressentir pour sa sultane favorite, ce qui ne l'empêche pas de lui préférer souvent une simple odalisque. Ma comparaison me paraît d'autant plus juste que comme lui, jamais vous n'êtes ni l'ami, ni l'amant d'une femme ; mais toujours son tyran ou son esclave. Aussi suis-je bien sûre que vous vous êtes bien humilié, bien avili, pour rentrer en grâce avec ce bel objet !

Valmont garde le silence

Merteuil : Vous ne voulez me rien dire *de vos grandes affaires ?* Elles vous semblent si importantes, que le silence que vous gardez sur elles, vous le croyez une punition pour moi. Et c'est après ces mille preuves de votre préférence décidée pour une autre, que vous me demandez tranquillement s'il y a encore *quelque intérêt commun entre vous & moi ?* Prenez-y garde, Vicomte ! si une fois je réponds, ma réponse sera irrévocable ; et craindre de la faire en ce moment, c'est déjà peut-être en dire trop. Aussi je n'en veux absolument plus parler.

Valmont : Dans ce cas, mon ange, ce n'est pas ma faute.

Un temps

Merteuil : Tout ce que je peux faire, c'est vous raconter une histoire. Une histoire perdue. Un homme de ma connaissance s'était empêtré, comme vous, d'une femme qui lui faisait peu d'honneur. Il avait bien, par intervalle, le bon esprit de sentir que, tôt ou tard, cette aventure lui ferait tort ; mais quoiqu'il en rougît, il n'avait pas le courage de rompre. Son embarras était d'autant plus grand, qu'il s'était vanté à ses amis d'être entièrement libre ; et qu'il n'ignorait pas que le ridicule qu'on a augmente toujours en proportion qu'on s'en défend. Il passait ainsi sa vie, ne cessant de faire des sottises, et ne cessant de dire après : *Ce n'est pas ma faute.* Cet homme avait une amie qui fut tentée un moment de le livrer au public en cet état d'ivresse, et de rendre ainsi son ridicule ineffaçable : mais pourtant, plus généreuse que maligne, ou peut-être encore par quelque autre motif, elle voulut tenter un dernier moyen, pour être, à tout événement, dans le cas de dire, comme son ami : *Ce n'est pas ma faute.* « On s'ennuie de tout, mon Ange, c'est une loi de la Nature ; ce n'est pas ma faute. « Si donc je m'ennuie aujourd'hui

d'une aventure qui m'a occupé entièrement depuis quatre mortels mois, ce n'est pas ma faute. « Si, par exemple, j'ai eu juste autant d'amour que toi de vertu, et c'est sûrement beaucoup dire, il n'est pas étonnant que l'un ait fini en même temps que l'autre. Ce n'est pas ma faute. « Il suit de là, que depuis quelque temps je t'ai trompée : mais aussi, ton impitoyable tendresse m'y forçait en quelque sorte ! Ce n'est pas ma faute. « Aujourd'hui, une femme que j'aime éperdument exige que je te sacrifie. Ce n'est pas ma faute. « Je sens bien que te voilà une belle occasion de crier au parjure : mais si la nature n'a accordé aux hommes que la constance, tandis qu'elle donnait aux femmes l'obstination, ce n'est pas ma faute. « Crois-moi, choisis un autre amant, comme j'ai fait une autre maîtresse. Ce conseil est bon, très bon ; si tu le trouves mauvais, ce n'est pas ma faute. « Adieu, mon ange, je t'ai prise avec plaisir, je te quitte sans regret : je te reviendrai peut-être. Ainsi va le monde. Ce n'est pas ma faute. »

Valmont tente de prendre Merteuil dans ses bras.

Merteuil : Bonsoir, Vicomte.

Merteuil sort Valmont tourne en rond dans la cour comme un lion en cage. Il cherche Merteuil, sans succès. L'homme est au milieu de la cour. Il crie. On entend « Adagio in G Minor de Tomaso Albinoni ».

Valmont : Merteuil ! Cet homme de votre connaissance, si véhémentement soupçonné de ne savoir pas, au besoin, sacrifier une femme. Ne se sera-t-il pas corrigé ? Et sa généreuse amie ne lui aura-t-elle pas fait grâce ? Je ne désire pas moins de recevoir votre *ultimatum* : comme vous dites si politiquement ! Je suis curieux, surtout, de savoir si, dans cette dernière démarche, vous trouverez encore de l'amour. Ah ! sans doute, il y en a, & beaucoup ! Mais pour qui ? Cependant, je ne prétends rien faire valoir, et j'attends tout de vos bontés. Refuserez-vous encore les plus tendres baisers de l'amour ?

Valmont est seul pendant un temps. Entre Merteuil. Sa colère est palpable.

Merteuil : Que vos craintes me causent de pitié ! Combien elles me prouvent ma supériorité sur vous ! et vous voulez m'enseigner, me conduire ! Ah ! mon pauvre Valmont, quelle distance il y a encore de vous à moi ! Non, tout l'orgueil de votre sexe ne suffirait pas pour remplir l'intervalle qui nous sépare. Parce que vous ne pourriez exécuter mes projets, vous les jugez impossibles ! Etre orgueilleux et faible, il te sied bien de vouloir calculer mes moyens et juger de mes ressources ! Et qu'avez-vous donc fait, que je n'aie surpassé mille fois ? Vous avez séduit, perdu même beaucoup de femmes : mais quelles difficultés avez-vous eues à vaincre ? Quels obstacles à surmonter ? Où est là le mérite qui soit véritablement à vous ? Une belle figure, pur effet du hasard ; de l'esprit à la vérité, une impudence assez louable, mais si je ne me trompe, voilà tous vos moyens. Quant à la prudence, à la finesse, quelle femme n'en aurait pas plus que vous ? Votre Présidente vous mène comme un enfant. Croyez-moi, Vicomte, on acquiert

rarement les qualités dont on peut se passer. Combattant sans risque, vous agissez sans précaution. En effet, pour vous autres hommes, les défaites ne sont que des succès de moins. Dans cette partie si inégale, notre fortune est de ne pas perdre, et votre malheur de ne pas gagner. Qu'une femme infortunée sente la première le poids de sa chaîne, quels risques n'a-t-elle pas à courir, si elle tente de s'y soustraire ? Ce n'est qu'en tremblant qu'elle essaie d'éloigner d'elle l'homme que son coeur repousse avec effort. S'obstine-t-il à rester ? Ce qu'elle accordait à l'amour, il faut le livrer à la crainte. Ses bras s'ouvrent encore quand son coeur est fermé. A la merci de son ennemi, elle est sans ressource, s'il est sans générosité. Comment espérer de lui ? Vous m'avez vue, disposant des événements et des opinions, faire de ces hommes si redoutables les jouets de mes caprices ou de mes fantaisies. Ôter aux uns la volonté de me nuire, aux autres la puissance. J'ai su tour à tour, et suivant mes goûts, attacher à ma suite ou rejeter loin de moi ces tyrans détrônés devenus mes esclaves. Au milieu de ces révolutions, ma réputation s'est pourtant conservée pure. Je suis née pour venger mon sexe et maîtriser le vôtre. Ah ! gardez vos conseils et vos craintes pour ces femmes à délire, qui se disent à sentiments, dont l'imagination exaltée ferait croire que la nature a placé leurs sens dans leur tête ; qui n'ayant jamais réfléchi, confondent sans cesse l'amour et l'amant ; qui, dans leur folle illusion, croient que celui-là seul avec qui elles ont cherché le plaisir en est l'unique dépositaire ; et vraies superstitieuses, ont pour le prêtre, le respect et la foi qui n'est dû qu'à la divinité. Tremblez surtout pour ces femmes imprudentes, qui dans leur amant actuel ne savent pas voir leur ennemi futur ! Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées ? Quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites , manquer à *mes* principes ? Je dis mes principes, car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude ; ils sont le fruit de mes profondes réflexions. Alors ?

Valmont : *un peu sonné*- Jamais !

Valmont lui apporte quelque chose à boire. Merteuil s'assoit, un silence, Valmont et elle rient. Valmont tente d'exécuter une lap-dance pour réconforter Merteuil. À la fin, ils rient, flirtent.

Valmont : Je tâcherai d'être clair ; ce qui n'est pas facile avec vous, une fois vous avez pris le parti de ne pas entendre. De longs discours n'étaient pas nécessaires pour établir que chacun de nous ayant en main tout ce qu'il faut pour perdre l'autre, nous avons un égal intérêt à nous ménager mutuellement. Entre le parti violent de se perdre, et celui, sans doute meilleur, de rester unis comme nous l'avons été, de le devenir davantage encore en reprenant notre première liaison..

Merteuil réagit. Valmont poursuit.

Entre ces deux partis, dis-je, il y en a mille autres à prendre. Il n'est donc pas ridicule de vous dire, et il ne l'est pas de vous répéter que, de ce jour même je serai votre amant.

Merteuil : Non.

Valmont : Votre amant, ou votre ennemi.

Merteuil : Non.
Valmont : Je sens à merveille que ce choix vous gêne ; qu'il vous conviendrait mieux de tergiverser.

Merteuil : Jamais je n'ai..

Valmont : Je n'ignore pas que vous n'avez jamais aimé à être placée ainsi entre le oui et le non. mais vous devez sentir aussi que je ne puis vous laisser sortir de ce cercle étroit, sans risquer d'être joué.

Merteuil se lève vivement mais Valmont l'empoigne par les épaules et la jette violemment sur la banquette avant de tout détruire autour de lui.

Valmont : Vous avez dû prévoir que je ne le souffrirais pas. C'est maintenant à vous à décider.

Il va pour sortir.

Valmont : Je vous préviens seulement que vous ne m'abuserez pas par vos raisonnements, bons ou mauvais ; que vous ne me séduirez pas davantage par quelques cajoleries dont vous chercheriez à parer vos refus. Enfin, le moment de la franchise est arrivé. Je ne demande pas mieux que de vous en donner l'exemple ; et je déclare avec plaisir que je préfère la paix et l'union. Mais s'il faut rompre l'une & l'autre, je crois en avoir le droit & les moyens. J'ajoute donc que le moindre obstacle mis de votre part, sera pris de la mienne pour une véritable déclaration de guerre : vous voyez que la réponse que je vous demande, n'exige ni longues ni belles phrases. Deux mots suffisent.

Pendant cette tirade, Merteuil s'est relevée et Valmont s'est rapprochée d'elle. Les deux personnages se font face.

Merteuil : Hé bien ! la guerre.

Bref silence. Ils se jettent l'un sur l'autre s'embrassant, arrachant leurs vêtements avant de disparaitre, non sans éclats derrière la banquette. Ils réapparaissent, essoufflés, enroulés dans l'un des tissus qui recouvraient la banquette. Tout est calme à présent. Valmont s'endort. Merteuil traine avec sa cigarette, enroulée dans le tissus. On entend Big my secret de Michael Nyman

Merteuil : J'étais vouée par état au silence et à l'inaction, j'ai su en profiter pour observer et réfléchir. Tandis qu'on me croyait étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité les discours qu'on s'empressait de me tenir, je recueillais avec soin ceux qu'on cherchait à me cacher. J'obtins de prendre à volonté ce regard distrait que depuis vous avez loué si souvent. Ressentais-je quelque chagrin, je m'étudiais à prendre l'air de la joie. Je ne suis causée des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. Je me suis travaillée pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue. C'est ainsi que j'ai su prendre cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné. Je n'avais à moi que ma pensée. Je m'amusais à me montrer sous des formes différentes ; sûre de mes gestes, j'observais mes discours ;dès ce moment, ma façon de penser fut pour moi seule, et je ne montrai plus que celle qu'il m'était utile de laisser voir. J'y gagnai ce coup d'oeil pénétrant, auquel l'expérience m'a pourtant appris à ne pas me fier entièrement ; mais qui, en tout, m'a rarement trompée. Je n'avais pas quinze ans, je possédais déjà les talents auxquels la plus grande partie de nos politiques doivent leur réputation. Je sentis que le seul homme avec qui je pouvais parler sur cet objet sans me compromettre, était mon confesseur. Mais le bon Père me fit le mal si grand, que j'en conclus que le plaisir devait être extrême et au désir de le connaître, succéda celui de le goûter. Je ne sais où ce désir m'aurait conduite. L'amour, qu'on nous vante comme la cause de nos plaisirs, n'en est au plus que le prétexte. Ma mère comptait que j'entre au couvent, ou revienne vivre avec elle. Ce qu'ont peut faire, ce qu'on doit penser, ce qu'il faut paraitre. C'est vous qui me réconcilièrent avec l'amour ; non pour le ressentir à la vérité, mais pour le feindre. En vain m'avait-on dit, et avais-je lu qu'on ne pouvait feindre ce sentiment ; je voyais pourtant que, pour y parvenir, il suffisait de joindre à l'esprit d'un auteur, le talent d'un comédien. Je m'exerçai dans les deux genres, et peut-être avec quelque succès : mais au lieu de rechercher les vains applaudissements du théâtre, je résolus d'employer à mon bonheur ce que tant d'autres sacrifiaient à la vanité. Rappelez-vous le temps où vous me rendîtes vos premiers soins : jamais hommage ne me flatta autant ; je vous désirais avant de vous avoir vu. Séduite par votre réputation, il me semblait que vous manquiez à ma gloire ; je brûlais de vous combattre corps à corps. C'est le seul de mes goûts qui ait jamais pris un moment d'empire sur moi.

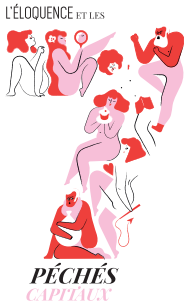
Valmont : A la vérité, je vous ai depuis livré tous mes secrets : mais vous savez quels intérêts nous unissent.

Merteuil : Puisque je suis en train de vous rendre compte, je veux le faire exactement.

Valmont : Je vous aim...

Merteuil : Non ! Vicomte, jamais. Il faut vaincre ou périr.

Merteuil qui s'était installée près de Valmont se lève d'un bon et récupère ses affaires. Elle dit adieu pour la dernière fois puis sort.



Merteuil : Voilà notre roman. Adieu.

Valmont reste seul un instant, rassemble ses affaires, sort.

Fin.

Oblomov

Elie Oblomov / Bernard Traversa
Stoltz / Mathieu Astre
Zakhare / Stephan Pastor

SCÈNE 1

La pendule sonne neuf heures et demie. Oblomov tressaille.

Oblomov : Qu'est-ce que je fais donc ? Il faut être raisonnable… il est temps de s'occuper d'affaires. Si on se laisse aller, alors… Zakhare !

Zakahre se présente, se tient devant lui, enfin il tousse.

Oblomov : Que veux-tu ?

Zakhare : Mais c'est vous qui m'avez appelé.

Oblomov : Je l'ai appelé ? Pourquoi t'ai-je appelé ? Je l'ai oublié. Va un moment chez toi, je tâcherai de me souvenir.

Zakhare sort et Oblomov continue de rester couché. Un quart d'heure s'écoule.

Oblomov : Allons, assez du lit; il faut enfin que je me lève… Cependant, si je relisais encore une fois, mais avec attention, la lettre du tsariste, je pourrais ensuite me lever. Zakhare !

On entend un bruit de pieds, avec un grognement plus fort. Zakhare entre et Oblomov plonge dans sa rêverie. Zakhare attend à peu près deux minutes, mais d'un air bienveillant, regardant son maitre de travers, puis se dirige vers la porte.

Oblomov : Où vas-tu donc ?

Zakhare : Vous ne dites rien; voulez-vous que je reste là pour rien ?

Oblomov : Est-ce que tes jambes sont paralysées, que tu ne peux rester là un moment debout ? Tu vois, j'ai des soucis; attends donc… tu n'es pas encore las d'être couché là dedans ? Cherche-moi la lettre que j'ai reçu hier du staroste. Qu'en as-tu fait ?

Zakhare : Quelle lettre ? Je n'ai pas vu de lettre.

Oblomov : Mais c'est à toi que le facteur l'a remise. Tu sais, cette lettre si sale.

Zakhare : Où l'avez-vous fourrée ? Qu'en sais-je, moi ?

Oblomov : Tu ne sais jamais rien. Regarde là, dans la corbeille. Ou est-ce qu'elle ne serait pas tombée derrière le sofa ? … Et voilà ce dossier qui n'est pas encore réparé ! Que ne vas-tu chercher le menuisier ? C'est toi-même qui l'as cassé. Tu ne penses à rien !

Zakhare : Je ne l'ai point cassé, il s'est cassé tout seul. Il ne pouvait durer toujours. Il fallait bien qu'il se cassât une fois.

Oblomov : L'as-tu trouvé enfin ?

Zakhare : En voici des lettres…

Oblomov : Ce n'est pas cela.

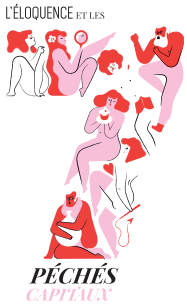
Zakhare : Ma foi ! Il n'y en a pas d'autres.

Oblomov : C'est bien ! Va-t'en, je vais me lever et je la trouverai bien moi-même.

Zakhare sort.

Oblomov : Zakhare ! Zakhare !

Zakhare : Seigneur Dieu ! Quelle existence ! J'aimerais mieux mourir ! Qu'est-ce qu'il vous faut ?



Oblomov : Mon mouchoir de poche, vite ! Tu aurais dû deviner toi-même… Tu ne vois rien.

Zakhare : Qui sait où est le mouchoir de poche ? Vous perdez tout.

Oblomov : Où vas-tu ? Cherche ici : je n'ai pas mis les pieds là-dedans depuis avant-hier. Dépêche-toi donc.

Zakhare : Où est le mouchoir ? Il n'y a pas de mouchoir ! Mais le voici ! Il est sous vous, en voici un bout. Vous êtes couché dessus et vous me le demandez !

Oblomov : Comme il fait propre ici ! Dieu de Dieu ! Que de poussière, que d'ordure ! Là… là, regarde dans les coins, fainéant !

Zakhare : Fainéant ! Moi ! Mais je m'échine sans ménager ma vie ! J'époussète partout et je balaye presque tous les jours. Tenez, tenez, tout est balayé, rangé, comme pour une noce… Que voulez-vous de plus ?

Oblomov : Et ceci, qu'est-ce ? Et ceci, et cela ?

Zakhare : Ah ! Ceci, ah bien ! Je veux bien l'enlever.

Oblomov : Rien que cela ! Et la poussière des murs et les toiles d'araignée ?

Zakhare : Ça ? Je le fais à Pâques : alors je nettoie les images et j'enlève les toiles d'araignée…

Oblomov : Et les livres, et les tableaux… pourquoi ne les fais-tu pas !

Zakhare : Les livres et les tableaux… à Noël : alors Anissia et moi nous mettons en ordre toutes les armoires. Quand voulez-vous que je puisse ranger ? Vous êtes cloué toute la journée à la maison !

Oblomov : Mais je vais quelquefois au théâtre ou en soirée. Est-ce que…

Zakhare : Est-ce qu'on peut faire quelque chose la nuit ?

Oblomov : Comprends-tu que la poussière engendre des miettes ? Il m'arrive même de voir quelquefois sur les murs une punaise.

Zakhare : Mieux que ça, j'ai des puces, moi.

Oblomov : Et tu crois que c'est bien ? Mais c'est de la malpropreté.

Zakhare sourit de toute largeur de sa face.

Zakhare : Est-ce ma faute s'il existe des punaises ? Est-ce moi qui les ai inventées ?

Oblomov *l'interrompant* **:** C'est le résultat de la malpropreté. Pourquoi dis-tu toujours des sottises ?

Zakhare : Je n'ai pas non plus inventé la malpropreté.
Oblomov : Est-ce que là-bas, chez toi, les souris ne trottent pas toute la nuit ? Je les entends.

Zakhare : Et les souris non plus, je ne les ai pas inventées. Elles abondent partout, ces petites bêtes : les souris, les chats, les punaises.

Oblomov : Comment se fait-il que chez les autres on ne voie ni mites ni punaises ?

La figure de Zakhare exprime l'incrédulité, ou plutôt la profonde conviction que la chose est impossible.

Zakhare : J'ai de tout cela. On ne peut pas surveiller chaque punaise, ni se fourrer chez elle, dans sa fente.

Zakhare sort et Oblomov s'enfonce dans ses réflexions.

Oblomov : Ah ! Mon Dieu, bientôt onze heures, et je ne suis pas encore levé, pas encore lavé. Zakhare, Zakhare !

Zakhare : Seigneur Dieu, encore !

Oblomov : L'eau est-elle prête ?

Zakhare : Il y a longtemps. Pourquoi ne vous levez-vous point ?

Oblomov : Que ne me dis-tu que c'est prêt ? Je me serais levé depuis longtemps. J'ai à travailler, je vais écrire. `

Zakhare s'éloigne quelques instants et revient avec un cahier graisseux et quelques chiffons de papier.

Zakhare : Tenez, puisque vous allez écrire, vous ferez bien de régler aussi nos comptes : il est temps de donner de l'argent.

Oblomov : Quels comptes ? Quel argent ?

Zakhare : Mais le boucher, le fruitier, la blanchisseuse, le boulanger… ils veulent de l'argent.

Oblomov : Ça ne pense qu'à l'argent, et toi, pourquoi ne me présentes-tu pas les notes une à une ? Pourquoi toutes à la fois ?

Zakhare : Mais vous me mettez toujours à la porte… demain… demain…

Oblomov : Eh bien ! Pourquoi ne pas remettre ce la à demain ?

Zakhare : Impossible, ils insistent trop et ne veulent plus faire crédit.

Oblomov : Ah ! Encore des soucis ! Eh bien ! Que fais-tu là ? Place-les sur la table. Je vais me lever tout à l'heure, me laver et je verrai. L'eau est-elle prête ?

Zakhare : Elle est prête.

Oblomov : Alors…

Tout en geignant il fait un mouvement pour se lever.

Zakhare : J'ai oublié de vous dire que tantôt, lorsque vous dormiez encore, l'intendant a envoyé ici le portier, qui a dit qu'il fallait absolument déménager… Qu'on avait besoin de l'appartement.

Oblomov : Eh bien ! Qu'est-ce que cela fait ? Si on en a besoin, certainement nous déménagerons. Pourquoi m'ennuies-tu ? Voilà la troisième fois que tu me le dis.

Zakhare : Mais c'est qu'on m'ennuie aussi, moi.

Oblomov : Alors réponds qu'on déménagera.

Zakhare : Mais ils disent : voilà un mois que vous nous promettez, qu'ils disent, et que vous restez là. Nous nous adresserons, qu'ils disent, à la police.

Oblomov : Eh bien ! Ils n'ont qu'à le faire. Nous déménagerons bien nous-même dès qu'il fera un peu plus chaud, quelque chose comme dans trois semaines.

Zakhare : Comment ! Dans trois semaines ! L'intendant prévient que les ouvriers vont venir ici dans deux jours, qu'ils doivent tout démolir… Déménagez, qu'il dit, demain ou après-demain.

Oblomov : Hé, hé, hé ! Comme ils y vont ! Demain ! Qu'est-ce qu'ils chantent donc ! Vraiment, oui, ne faudra-t-il pas par hasard que nous déménagions tout à l'heure ? Je te défends de me parler de logement. Je te l'ai déjà défendu une fois, et tu recommences… Prends garde !

Zakhare : Et qu'y puis-je, moi ?

Oblomov : Qu'y puis-je ? Belle raison, ma foi ! Et il ose encore me le demander ! Est-ce que cela me regarde ? Laisse-moi tranquille, ne m'importune plus, et arrange-toi comme tu l'entendras, pourvu que nous ne bougions pas dicic. Tu ne peux donc rien faire pour ton barine ?

Zakhare : Mais comment, Monseigneur ? Comment voulez-vous que je m'arrange ? La maison ne m'appartient pas. Comment faire pour rester dans une propriété qui n'est pas à nous, quand on nous en chasse ? Si la maison était à moi, alors, c'est avec le plus grand plaisir.

Oblomov : Mais ne pourrais-tu pas les persuader de manière ou d'autre, leur dire : nous logeons ici depuis longtemps, nous payons exactement ?

Zakhare : Mais je l'ai dit.

Oblomov : Eh bien ! Et eux…

Zakhare : Ils chantent toujours le même air : « Déménagez, qu'ils disent, nous avons besoin de transformer l'appartement. » Ils veulent en faire un seul de celui du docteur et du nôtre, pour le mariage du fils de la maison.

Oblomov : Ah ! Bon Dieu ! Dire qu'il se trouve encore des ânes qui se marient !

Il s'étend sur le tapis.

Zakhare : Vous devriez, monsieur, écrire au propriétaire; peut-être vous laisserait-il tranquille et commencerait-il par démolir un autre appartement.

Oblomov : Ah ! C'est bon, dès que je serai levé, j'écrirai... Va; j'y réfléchirai. Toi, tu ne sais rien faire, et je suis forcé de m'occuper moi-même d'une pareille vétille.

Zakhare sort et Oblomov commence à danser. De temps en temps on entend des exclamations entrecoupées :

Oblomov : Ah bon Dieu ! Qu'il est difficile de vivre en ce monde ! *Etc...*

On sonne à la porte.

Oblomov : Ah ! Voilà déjà quelqu'un, et je ne suis pas encore levé... quelle honte ! Mais qui peut venir à une heure aussi matinale ?

Il regarde la porte avec curiosité

SCÈNE 2

Entre Stoltz, d'une santé resplendissante, avec des joues, des lèvres et des yeux riants à vous faire envie.

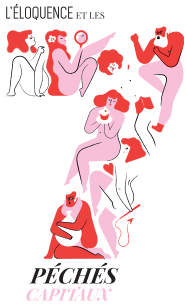
Oblomov : Ah ! Stoltz, bonjour !

Stoltz : Bonjour, Oblomov.

Il cherche où déposer son chapeau, et voyant partout de la poussière, il ne le pose nulle part. Il écarte les pans de son habit pour s'assoir, mais après un examen attentif du fauteuil, il reste debout.

Stoltz : Vous n'êtes pas encore levé. Quelle robe de chambre avez-vous donc là ? Il y a longtemps qu'on n'en porte plus de pareilles.

Oblomov : Ce n'est point une robe de chambre, mais un khalate.



Stoltz : Votre santé est bonne ?

Oblomov : Ma santé ! Mauvaise ! Les congestions me tourmentent. Et vous, comment allez-vous ?

Stoltz : Moi ! Comme cela : bien portant et gai, oh! Très gai !

Oblomov : D'où venez-vous de si bonne heure ?

Stoltz : De chez mon tailleur. Trouvez-vous que cet habit m'aille bien ?

Oblomov : Très distingué ! Il est du meilleur goût, seulement, pourquoi est-il si large par derrière ?

Stoltz : C'est un habit de chasse, pour monter à cheval.

Oblomov : Ah ! Vraiment ! Vous montez donc ?

Stoltz : Mais certainement ! J'ai commandé l'habit tout exprès pour aujourd'hui; nous allons, Goriounoff et moi, à Ekaterinnhoff. A propos, vous ne savez pas ? Goriounoff Micha vient d'avoir de l'avancement, c'est pourquoi nous nous émancipons aujourd'hui.

Oblomov : Ah !

Stoltz : Il a un alezan, ils ont des alezans au régiment; moi j'ai un moreau. Et vous, comment serez-vous ? A pied ou en équipage ?

Oblomov : Moi... je n'y serai pas...

Stoltz : Manquer de paraître à Ekaterinnhoff ! Y pensez-vous, monsieur Elie ? Mais tout le monde y sera !

Oblomov : Ah ! Comment ? Tout le monde ! Non, pas tout le monde !

Stoltz : Venez-y, mon bon petit monsieur Elie ! Medemoiselles Sophie et Lydie seront toutes seules dans leur équipage. Il y a une banquette de face; vous pouvez très bien...

Oblomov : Non, je n'aurais pas assez de place sur une banquette, et qu'est-ce que j'y ferais ?

Stoltz : Et vous ne vous lassez pas d'être ainsi en l'air tous les jours que Dieu fait ?

Oblomov : Ah bien oui me lasser ! Pourquoi me lasser ? C'est extrêmement gai !

Stoltz : Adieu, je me suis oublié à bavarder.

Oblomov : Reste encore. J'ai justement une conseil à te demander. Il m'arrive deux malheurs...

Stoltz : Non, non, je repasserai un de ces jours.

Et il sort.

Oblomov : Est-il enfoncé, ce cher ami, enfoncé jusqu'aux oreilles ! Il est aveugle, sourd et muet pour le reste du monde. Et pourtant il arrivera, avec le temps; il fera marcher les affaires et il avancera en grade... chez nous cela s'appelle aussi faire sa carrière. Et combien il faut peu de l'homme pour cela, de son intelligence, de sa volonté, de ses sentiments ! A quoi bon ? C'est du luxe. C'est ainsi qu'il passe sa vie, et la plus noble partie de lui-meme n'aura pas vécu... Et cependant il travaille à son bureau de midi à cinq heures, et chez lui de huit à midi, le malheureux ! Qu'on représente un voleur, une femme perdue, un sot bouffi d'orgueil, mais qu'en eux on n'oublie pas l'homme ! Où donc est l'humanité ? Vous ne voulez écrire qu'avec la tête ! Vous croyez que la pensée n'a rien à faire avec le coeur ? Vous vous trompez, elle ne fructifie que par la charité. Tendez la main à l'homme déchu pour le relever ou pleurez amèrement sur lui s'il succombe, mais ne le raillez point. Aimez-le, revoyez-vous en lui et comportez-vous avec lui comme avec vous-mêmes; alors je vos lirai et j'inclinerai la tête devant vous. Ils peignent un voleur, une femme perdue et ils oublient l'homme ou ne savent pas le représenter ! Où donc est l'art ? Quelles sont les couleurs poétiques que vous avez trouvées ? Libre à vous d'étaler la dépravation et la boue ! Seulement, de grâce, ne prétendez pas à la poésie. L'homme, donnez-moi l'homme ! Aimez-le...

SCÈNE 3

Oblomov : Eh bien ?

Zakhare : Vous êtes toujours couché ?

Oblomov : Mais est-ce qu'il faut que je me lève ?

Zakhare : Comment donc ! On attend.

Oblomov : Où cela ? Je ne voulais aller nulle part…

Zakhare : Voyons, monsieur Elie, ne m'avez-vous pas dit, tout à l'heure que nous allions dîner.

Oblomov : J'irais comme cela par cette humidité… et qu'ai-je à y voir de nouveau ? Tenez, il va pleuvoir, le temps est sombre.

Zakhare : Il n'y a pas un nuage au ciel, et vous nous contez qu'il pleut !

Oblomov se met à rêver et Zakhare à tambouriner avec les doigts sur la table devant laquelle il était assis, en parcourant d'un oeil distrait les murs et le plafond.

Zakhare : Alors que décidons-nous ? Qu'allons-nous faire ? Vous habillerez-vous ou resterez-vous ainsi.

Oblomov : Pour aller où ?

Zakhare : Mais à Ekaterinnhoff ?

Oblomov : Vraiment, vous ne rêvez qu'Ekaterinnhoff ! Les beaux jours ne s'arrêtent point, ils fuient et toujours coule la vie, toujours elle coule, et toujours les ruines s'entassent sur les ruines.

Zakhare : Pourquoi vous êtes-vous recouché ?

Oblomov : Ne me dérange point; tu vois que je lis.

Zakhare : Il est temps de se laver et d'écrire.

Oblomov : Oui, en effet. Tout à l'heure; toi va-t-en. J'y penserai.

Zakhare : Quand Diable a-t-il eu le temps de se recoucher ? Est-il leste !

Oblomov : Quel ennui ! Non, les affaires avant tout, et puis...

Zakhare ne trouve rien à répondre, seulement il soupire avec une telle force que les bouts de sa cravate tremble sur sa poitrine.

Oblomov : Tu as résolu de me faire mourir ? Je t'ennuie, hein ? Et bien réponds donc !

Zakhare : Que Christ soit avec vous ! Vivez en bonne santé ! Qui vous veut du mal ?

Oblomov : Toi ! Je t'ai défendu de souffler mot du déménagement, et il ne se passe pas de jour que tu ne me le rappelles cinq fois : mais cela me dérange, comprends-le. Ma santé n'est déjà pas trop bonne...

Zakhare : Je pensais, monsieur, que... pourquoi par exemple, pensais-je, ne pas déménager ?

Oblomov : Pourquoi ne pas déménager ! Tu en parles bien à ton aise ! Mais as-tu bien saisi le sens du mot déménager, hein ? Je suis sûr que tu ne l'as pas saisi !

Zakhare : Je ne l'ai pas saisi, en vérité.

Oblomov : Tu n'as pas saisi; alors écoute, et ensuite examine si l'on peut déménager. Que veut dire déménager ? Cela veut dire : il faut que le barine sorte pour toute la sainte journée, et qu'il soit habillé dès le matin...

Zakhare : Eh bien ! Pourquoi ne pas sortir ? Pourquoi ne pas s'absenter toute une journée ? Ce n'est pas sain de rester ainsi enfermé. Voyez comme vous avez mauvaise mine ! Jadis vous étiez frais comme un jeune concombre, et maintenant que vous êtes toujours assis, Dieu sait à quoi vous ressemblez. Vous devriez vous promener un peu dans les rues, voir le monde ou autre chose...

Oblomov : As-tu fini, moulin à sottises ?

Zakhare : Oui, certainement. On dit qu'il vient d'arriver un monstre dont on n'avait jamais ouï parler : vous devriez aller voir ça. Vous devriez aller au *spectaque*, au bal masqué, et on déménagerait ici sans vous.

Oblomov : Ne dit pas de bêtises ! Comme tu t'inquiètes du repos de ton barine ! S'il t'en croyait, il irait flâner toute la journée. Qu'est-ce que cela te fait que je dîne Dieu sait où et comment, et que je ne puisse m'étendre un peu après le dîner ? Ils déménageront ici sans moi ! On n'a qu'à ne pas les surveiller, et ils auront bientôt déménagé des débris. Je le sais bien , ce qui veut dire un déménagement ! Cela veut dire bruit, meubles en pièces; tous les objets sont entassés par terre : ici est le porte-manteau, et le dossier du sofa, et les tableaux, et les chibouques et les livres, et des fioles qu'on ne voit jamais, et qui sortent le diable sait d'où ! Allez tout surveiller, pour pour qu'on ne perde rien et qu'on ne perde rien et qu'on ne casse pas tout... une moitié est là, l'autre sur la charrette, ou au nouveau logement : a-t-on envie de fumer ? On prend la chibouque et le tabac n'est plus là... a-t-on envie de s'assoir ? Pas un siège; qu'on touche à n'importe quoi on se salit; tout est couvert de poussière; et pas moyen de se laver, et on est obligé d'aller avec des mains, tiens, comme les tiennes !

Zakhare : J'ai les mains propres.

Stoltz : Ne les montre pas ! Et veut-on boire ? On prend la carafe, mais le verre n'est plus là.

Zakhare : On peut boire à même la bouteille..

Oblomov : Chez vous autres c'est ainsi que tout va : on peut se passer de balayer, d'épousseter et de battre les tapis. Et dans le nouvel appartement, pendant trois jours on ne sait se débrouiller, rien n'est à sa place. Demande-t-on quelque chose ? Personne ne peut dire où ça est; c'est perdu, c'est oublié dans l'ancien appartement.

Zakhare : Oui dà.

Oblomov : Tu vois. Et si on se lève le matin dans le nouveau logement, quel ennui ! On n'a ni eau ni charbon, et en hiver on gèle; les chambres sont froides et on n'a pas apporté le bois ! Va, cours, emprunte...

Zakhare : Et encore Dieu sait quels voisins on aura ! Il y en a qui non-seulement ne vous prêteraient pas une brassée de bois, mais on aurait beau les prier, qu'on n'en obtiendrait pas une jatte.

Oblomov : Et moi, je travaille jour et nuit, je me fatigue ! Quelquefois la tête me brûle,

mon coeur se pâme... on ne dort pas ses nuits pleines, on se retourne, on pense toujours aux moyens de faire le mieux possible... et tout cela pour qui ? Tout cela pour vous autres, pour les paysans; pour toi donc aussi. Quand parfois tu me vois la tête plongée sous la couverture, tu crois peut-être que je suis étendu là comme une souche, que je dors ? Non, je ne dors point; je suis toujours absorbé dans un souci profond : c'est que mes paysans ne manquent jamais de nécéssaire, qu'ils n'aient rien à envier aux autres, qu'ils n'aient point à pleurer contre moi devant le Seigneur Dieu au jugement dernier, mais qu'ils prient pour moi et célèbrent ma bonté après ma mort. Ingrats !

Stoltz : Mon bon seigneur ! Ah ! Mon dieu ! Qu'est-ce que vous chantez là ? Ah ! Notre mère, la très-sainte mère de Dieu ! Quel malheur a fondu sur vous sans qu'on ait pu le prévoir !

Oblomov : Et toi, tu devrais avoir honte de parler ainsi !

Zakhare : Puisses-tu crever, sacré satyre ! Tu n'es bon qu'à dire des paroles lamentables : c'est comme s'il vous sciait le coeur avec un couteau ! Quand on y pense, et la mort qui ne vient pas !

SCÈNE 4

Quelques minutes après quatre heures, Zakhare et Stoltz entrent avec précaution et sans bruit : ils se glissent sur la pointe des pieds dans le couloir, s'approchent de la chambre du barine, appliquent d'abord leurs oreilles à la porte, puis fléchissent les genoux et mettent leurs yeux au trou de la serrure.

Stoltz : Il dort, réveillons-le : il est bientôt quatre heures et demie.

Il tousse et entre

Stoltz : Monsieur ! Hé ! Monsieur.

Zakhare : Ah ! Il dort aussi fort qu'un maçon.

Stoltz : Monsieur !

Zakhare tire légèrement Elie par la manche

Zakhare : Levez-vous : il est quatre heures et demie.

Pour toute réponse Oblomov beugle, mais sans se réveiller.

Stoltz : Levez-vous donc, monsieur ! Quelle honte !

Pas de réponse.

Zakhare : Monsieur.

Oblomov : Qui est là ?

Zakhare : Mais c'est moi. Levez-vous !

Oblomov : Va-t-en. Que veux-tu ?

Stoltz : Vous avez donné l'ordre de vous réveiller.

Oblomov : Eh bien ! Je le sais. Tu as fait ton devoir.

Zakhare *A Stoltz* **:** Va-t-en. Le reste me regarde...
Stoltz : Je ne m'en irai pas.

Tiraillant de nouveau Oblomov par la manche

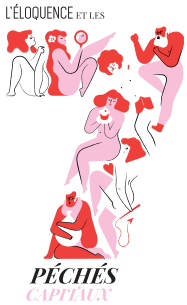
Oblomov : Allons donc ! Ne me touche pas !

Zakhare : Impossible, monsieur, ce serait avec beaucoup de plaisir, mais c'est tout à fait impossible !

Oblomov : Allons, je t'en prie, fais-moi cette grâce.

Zakhare : Oui, fais-moi cette grâce, et après, vous-même vous me gronderez pour ne vous avoir point réveillé...

Oblomov : Ah bon Dieu ! Quel homme ! Mais laisse-moi donc une petite minute faire un somme : c'est si peu qu'une minute ! Je sais bien, je sais...



Zakhare : Tu ne sais que ronfler : voyez-donc, il ronfle comme une souche. Ah ! Qu'es-tu venu faire sur la terre du bon Dieu.. Mais lève-toi donc, toi ! Puisqu'on te le dit…

Oblomov : Quoi ? Quoi ?

Stoltz : Mais, je dis, monseigneur. Pourquoi donc que vous ne vous levez point ?

Oblomov : Non, comment as-tu dit cela, hein ? Comment oses-tu ainsi… hein ?

Stoltz : Quoi ?

Oblomov : Parler grossièrement.

Zakhare : Vous l'avez rêvé ! Devant Dieu, vous l'avez rêvé !

Oblomov : Tu crois que je dors ? Je ne dors pas, j'entends tout…

Et il dort déjà.

Zakhare : Ah ! Ah ! Pauvre tête ! Pourquoi gis-tu là comme un bloc ? Ah ! Rien qu'à te voir, on a mal au coeur. Regardez donc, bonnes gens !
Stoltz : Monsieur, voyez donc ce qui se passe ici.

Oblomov : Laisse-moi tranquille. Je t'ai ordonné de me réveiller, et maintenant je te donne contre-ordre, tu entends ! Je me réveillerai moi-même quand je voudrai.

Stoltz et Zakhare : Eh bien ! ronfle, que le diable t'emporte !

Les bonnes

Claire / Cora Badey
Solange / Florine Mullard

La chambre de Madame.

Claire : Et ces gants, ces éternels gants ! Je t'ai dit souvent de les laisser à la cuisine. C'est avec ça, sans doute, que tu espères séduire le laitier. Non, non, ne mens pas, c'est inutile. Pends-les au-dessus de l'évier. Quand comprendras-tu que cette chambre ne doit pas être souillée ? Tout, mais tout ! ce qui vient de la cuisine est crachat. Sors. Et remporte tes crachats ! Mais cesse !

Ne te gêne pas, fais ta biche. Et surtout ne te presse pas, nous avons le temps. Sors !

Préparez ma robe. Vite le temps presse. Vous n'êtes pas là ? Claire ! Claire !

Entre Solange.

Solange : Que Madame m'excuse, je préparais le tilleul *Elle prononce tillol* de Madame.

Claire : Disposez mes toilettes. La robe blanche pailletée. L'éventail, les émeraudes.

Solange : Tous les bijoux de Madame ?

Claire : Sortez-les. Je veux choisir. Et naturellement les souliers vernis. Ceux que vous convoitez depuis des années.

Pour votre noce sans doute. Avouez qu'il vous a séduite ! Que vous êtes grosse ! Avouez-le !

Solange s'accroupit et, crachant dessus, cire des escarpins vernis.

Je vous ai dit, Claire, d'éviter les crachats. Qu'ils dorment en vous, ma fille, qu'ils y croupissent. Ah ! Ah ! Vous êtes hideuse, ma belle. Penchez-vous davantage et vous regardez dans mes souliers. Pensez-vous qu'il me soit agréable de me savoir le pied enveloppé par les voiles de votre salive ? Par la brume de vos marécages ?

Solange : Je désire que Madame soit belle.

Claire : Vous me détestez, n'est-ce pas ? Vous m'écrasez sous vos prévenances, sous votre humilité, sous les glaïeuls et le réséda. On s'encombre inutilement. Il y a trop de fleurs. C'est mortel. Je serai belle. Plus que vous ne le serez jamais. Car ce n'est pas avec ce corps et cette face que vous séduirez Mario. Ce jeune laitier ridicule qui vous méprise, et s'il vous a fait un gosse…

Solange : Oh ! mais, jamais je n'ai…

Claire : Taisez-vous, idiote ! Ma robe !

Solange : La robe rouge. Madame mettra la robe rouge.

Claire : J'ai dit la blanche, à paillettes.

Solange : Madame portera ce soir la robe de velours écarlate.

Claire Ah ? Pourquoi ?

Solange : Il m'est impossible d'oublier la poitrine de Madame sous le drapé de velours. Quand Madame soupire et parle à Monsieur de mon dévouement ! Une toilette noire servirait mieux votre veuvage.

Claire : Comment ?

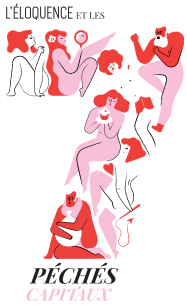
Solange : Dois-je préciser ?

Claire : Ah ! Tu veux parler… Parfait. Menace-moi. Insulte ta maitresse. Solange, tu veux parler, n'est-ce pas, des malheurs de Monsieur. Sotte. Ce n'est pas l'instant de le rappeler, mais de cette indication je vais tirer un parti magnifique. Tu souris ? Tu en doute ?

Le dire ainsi : Tu souris = tu en doutes.

Solange : Ce n'est pas le moment d'exhumer…

Claire : Mon infamie ? Mon infamie ! D'exhumer ! Quel mot !



Solange : Madame !

Claire : Je vois où tu veux en venir. J'écoute bourdonner déjà tes accusations, depuis le début tu m'injuries, tu cherches l'instant de le cracher à la face.

Solange : Madame, Madame, nous n'en sommes pas encore là. Si Monsieur...

Claire : Si Monsieur est en prison, c'est grâce à moi, ose le dire ! Ose ! Tu as ton franc-parler, parle. J'agis en dessous, camouflée par mes fleurs, mais tu ne peux rien contre moi.

Solange : Le moindre mot vous parait une menace. Que Madame se souvienne que je suis la bonne.

Claire : Pour avoir dénoncé Monsieur à la police, avoir accepté de le vendre, je vais être à ta merci ? Et pourtant j'aurais fait pire. Mieux. Crois-tu que je n'aie pas souffert ? Claire, j'ai forcé ma main, tu entends, je l'ai forcée, lentement, fermement, sans erreur, sans ratures, à tracer cette lettre qui devait envoyer mon amant au bagne. Et toi, plutôt que me soutenir, tu me nargues ? Tu parles de veuvage ! Monsieur n'est pas mort, Claire. Monsieur, de bagne en bagne, sera conduit jusqu'à la Guyane peut-être, et moi, sa maîtresse, folle de douleur, je l'accompagnerai. Je serai du convoi. Je partagerai sa gloire. Tu parles de veuvage. La robe blanche est le deuil des reines, Claire, tu l'ignores. Tu me refuses la robe blanche !

Solange : Madame portera la robe rouge.

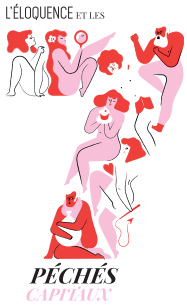
Claire : Bien. Passez-moi la robe. Oh ! je suis bien seule et sans amitié. Je vois dans ton oeil que tu me hais.

Solange : Je vous aime.

Claire : Comme on aime sa maîtresse, sans doute. Tu m'aimes et me respectes. Et tu attends ma donation, le codicille en ta faveur..

Solange : Je ferais l'impossible...

Claire : Je sais. Tu me jetterais au feu. Agrafez. Tirez moins fort. N'essayez pas de me ligoter. Evitez de me frôler. Reculez-vous. Vous sentez le fauve. De quelle infecte soupente où la nuit les valets vous visitent rapportez-vous ces odeurs ? La soupente !



La chambre des bonnes ! La mansarde ! C'est pour mémoire que je parle de l'odeur des mansardes, Claire… Là… Là, les deux lits de fer séparés par la table de nuit. Là, la commode en pitchpin avec le petit autel à la Sainte Vierge. C'est exact, n'est-ce pas ?

Solange : Nous sommes malheureuses. J'en pleurerais.

Claire : C'est exact. Passons sur nos dévotions à la Sainte Vierge en plâtre, sur nos agenouillements. Nous ne parlerons même pas des fleurs en papier… En papier ! Et la branche de buis bénit ! Regarde ces corolles ouvertes en mon honneur ! Je suis une Vierge plus belle, Claire.

Solange : Taisez-vous..

Claire : Et là, la fameuse lucarne, par où le laitier demi-nu saute jusqu'à votre lit !

Solange : Madame s'égare, Madame…

Claire : Vos mains ! N'égarez pas vos mains. Vous l'ai-je assez murmuré ! elles empestent l'évier.

Solange : La chute !

Claire : Hein ?

Solange : La chute. J'arrange votre chute d'amour.

Claire : Ecartez-vous, frôleuse !

Solange : Voleuse, moi ?

Claire : Je dis frôleuse. Si vous tenez à pleurnicher, que ce soit dans votre mansarde. Je n'accepte ici, dans ma chambre, que des larmes nobles. Le bas de ma robe, certain jour en sera constellé, mais de larmes précieuses. Disposez ma traine, trainée !

Solange : Madame s'emporte !

Claire : Dans ses bras parfumés, le diable m'emporte. Il me soulève, je décolle, je pars… et je reste. Le collier ? Mais dépêche-toi, nous n'aurons pas le temps. Si la robe est trop longue, fais un ourlet avec des épingles à nourrice.
Tenez vos mains loin des miennes, votre contact est immonde. Dépêchez-vous.

Solange : Il ne faut pas exagérer. Vos yeux s'allument. Vous atteignez la rive.

Claire : Vous dites ?

Solange : Les limites. Les bornes. Madame. Il faut garder vos distances.

Claire : Quel langage, ma fille. Claire ? tu te venges, n'est-ce pas ? Tu sens approcher l'instant où tu quittes ton rôle..

Solange : Madame me comprends à merveille. Madame me devine.

Claire : Tu sens approcher l'instant où tu ne seras plus la bonne. Tu vas te venger. Tu t'apprêtes ? Tu aiguises tes ongles ? La haine te réveille ? Claire n'oublie pas. Claire, tu m'écoutes ? Mais Claire, tu ne m'écoutes pas ?

Solange : Je vous écoute.

Claire : Par moi, par moi seule, la bonne existe. Par mes cris, par mes gestes.

Solange : Je vous écoute.

Claire : *Elle hurle.* C'est grâce à moi que tu es, et tu me nargues ! Tu ne peux pas savoir comme il est pénible d'être Madame, Claire, d'être le prétexte à vos simagrées ! Il me suffirait de si peu et tu n'existerais plus. Mais je suis bonne, mais je suis belle et je te défie. Mon désespoir d'amante m'embellit encore !

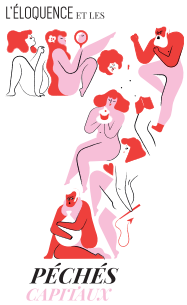
Solange : *Méprisante.* Votre amant !

Claire : Mon malheureux amant sert encore ma noblesse, ma fille. Je grandis davantage pour te réduite et t'exalter. Fais appel à toutes tes ruses. Il est temps !

Solange : Assez ! Dépêchez-vous. Vous êtes prête ?

Claire : Et toi ?

Solange : Je suis prête, j'en ai assez d'être un objet de dégoût. Moi aussi, je vous hais...



Claire : Doucement, mon petit, doucement…

Solange : Je vous hais ! Je vous méprise. Vous ne m'intimidez plus. Réveillez le souvenir de votre amant, qu'il vous protège. Je vous hais ! Je hais votre poitrine pleine de souffles embaumés. Votre poitrine… d'ivoire ! Vos cuisses… d'or ! Vos pieds… d'ambre. *Elle crache sur la robe rouge.* Je vous hais !

Claire : *Suffoquée.* Oh ! Oh ! Mais…

Solange : *Marchant sur elle.* Oui madame, ma belle madame. Vous croyez que tout vous sera permis jusqu'au bout ? Vous croyez pouvoir dérober la beauté du ciel et m'en priver ? Choisir vos parfums, vos poudres, vos rouges à ongle, la soie, le velours, la dentelle et m'en priver ? Et me prendre le laitier ? Avouez ! Avouez le laitier ! Sa jeunesse, sa fraicheur vous troublent, n'est-ce pas ? Avouez le laitier. Car Solange vous emmerde !

Claire : *Affolée.* Claire ! Claire !

Solange : Hein ?

Claire : Claire, Solange, Claire.

Solange : Ah ! Oui, Claire. Claire vous emmerde ! Claire est là, plus claire que jamais. Lumineuse !

Elle gifle Claire.

Claire : Oh ! oh ! Claire… vous…. oh !

Solange : Madame se croyait protégée par ses barricades de fleurs, sauvée par un exceptionnel destin, par le sacrifice. C'était compter sans la révolte des bonnes. La voici qui monte, madame. Elle va crever et dégonfler votre aventure. Ce monsieur n'était qu'un triste voleur et vous une…

Claire : Je t'interdis !

Solange : M'interdire ! Plaisanterie ! Madame est interdite. Son visage se décompose. Vous désirez un miroir ?

Elle tend à Claire un miroir.

Claire : J'y suis plus belle ! Le danger m'auréole, Claire, et toi tu n'es que ténèbres...

Solange : ... infernales ! Je sais. Je connais la tirade. Je lis sur votre visage ce qu'il faut vous répondre et j'irai jusqu'au bout. Les deux bonnes sont là - les dévouées servantes ! Devenez plus belle pour les mépriser. Nous ne vous craignons plus. Nous sommes enveloppées, confondues dans nos exhalaisons, dans nos fastes, dans notre haine pour vous. Nous prenons forme, madame. Ne riez pas. Ah ! surtout ne riez pas de ma grandiloquence...

Claire : Allez-vous-en.

Solange : Pour vous servir encore, madame ! Je retourne à ma cuisine. J'y retrouve mes gants et l'odeur de mes dents. Le rot silencieux de l'évier. Vous avez vos fleurs, j'ai mon évier. Je suis la bonne. Vous au moins vous ne pouvez pas me souiller. Mais vous ne l'emporterez pas au paradis. J'aimerais mieux vous y suivre que de lâcher ma haine à la porte. Riez un peu, riez et priez vite, très vite ! *Elle tape sur les mains de Claire qui protège sa gorge.* Bas les pattes et découvrez ce cou fragile. Allez, ne tremblez pas, ne frissonnez pas, j'opère vite et en silence. Oui, je vais retourner à ma cuisine, mais avant je termine ma besogne.

Elle semble sur le point d'étrangler Claire. Soudain un réveil sonne. Solange s'arrête.

Solange : Déjà ?

Claire : Dépêchons-nous. *Elle commence à dégrafer sa robe.* Aide-moi. C'est déjà fini, et tu n'as pas pu aller jusqu'au bout.

Solange : C'est chaque fois pareil. Et par ta faute. Tu n'es jamais prête assez vite. Je ne peux pas t'achever.

Claire : Ce qui nous prend du temps, c'est les préparatifs. Remarque..

Solange : Surveille la fenêtre.

Claire : Remarque que nous avons de la marge. J'ai remonté le réveil de façon qu'on puisse tout ranger.

Solange : Il fait lourd, ce soir. Il a fait lourd toute la journée.

Claire : Oui.

Solange : Et cela nous tue, Claire.

Claire : Oui.

Solange : C'est l'heure.

Claire : Oui. Je vais préparer la tisane.

Solange : Surveille la fenêtre.

Claire : On a le temps.

Solange : Tu te regardes encore… Claire, mon petit…

Claire : Je suis lasse.

Solange : Surveille la fenêtre. Grâce à ta maladresse, rien ne serait à sa place. Et il faut que je nettoie la robe de Madame. Qu'est-ce que tu as ? Tu peux te ressembler, maintenant. Reprends ton visage. Allons, Claire, redeviens ma soeur..

Claire : Je suis à bout. La lumière m'assomme. Tu crois que les gens d'en face…

Solange : Qu'est-ce que cela peut nous faire ? Tu ne voudrais pas qu'on… qu'on s'organise dans le noir ? Ferme les yeux. Ferme les yeux, Claire, repose-toi.

Claire : *En se changeant.* Oh, quand je dis que je suis lasse, c'est une façon de parler. N'en profite pas pour me plaindre. Ne cherche pas à me dominer.

Solange : Je voudrais que tu te reposes. C'est surtout quand tu te reposes que tu m'aides.

Claire : Le moindre geste te parait un geste d'assassin qui veut s'enfuir par l'escalier de service. Tu as peur maintenant.

Solange : Ironise, afin de m'exciter. Ironise, va ! Personne ne m'aime ! Personne ne m'aime !

Claire : Elle, elle nous aime. Elle est bonne. Madame est bonne ! Madame nous adore.

Solange : Elle nous aime comme ses fauteuils. Et encore ! Comme la faïence rose de ses latrines. Comme son bidet. Et nous, nous ne pouvons pas nous aimer. La crasse n'aime pas la crasse. Et tu crois que je vais en prendre mon parti, continuer ce jeu et, le soir, rentrer dans mon lit-cage. Pourrons-nous même le continuer, le jeu. Et moi, si je n'ai plus à cracher sur quelqu'un qui m'appelle Claire, mes crachats vont m'étouffer ! Mon jet de salive, c'est mon aigrette de diamants.

Claire : *Elle pleure.* Parle plus doucement, je t'en prie. Parle.. parle de la bonté de Madame. Elle, elle dit : diam's !

Solange : Sa bonté ! Ses diam's ! C'est facile d'être bonne, et souriante, et douce. Quand on est belle et riche ! Mais être bonne quand est une bonne ! On se contente de parader pendant qu'on fait le ménage ou la vaisselle. On brandit un plumeau comme un éventail. On a des gestes élégants avec la serpillère. Ou bien, on va comme toi, la nuit s'offrir le luxe d'un défilé historique dans les appartements de Madame.

Claire : Solange ! Encore ! Tu cherches quoi ? Tu penses que tes accusations vont nous calmer ? Sur ton compte, je pourrais en raconter de plus belles.

Solange : Toi ? *Un temps assez long.* Toi ?

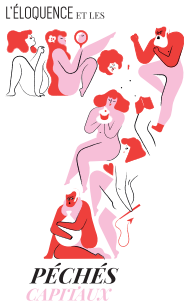
Claire : Parfaitement. Si je voulais. Parce qu'enfin, après tout...

Solange : Tout ? Après tout ? Qu'est-ce que tu insinues ? Claire, je te hais.

Solange : De nous deux, qui menace l'autre ! Hein ? Tu hésites ?

Claire : Essaie d'abord. Tire la première. C'est toi qui recules, Solange. Tu n'oses pas m'accuser du plus grave, mes lettres à la police. La mansarde a été submergée sous mes essais d'écriture... sous des pages et des pages. J'ai inventé les pires histoires et les plus belles dont tu profitais. Hier soir, quand tu faisais Madame dans la robe blanche, tu jubilais, tu jubilais, tu te voyais déjà montant en cachette sur le bateau des déportés, sur le...

Solange : Mais toi-même? Tu as l'air de ne rien savoir de tes extases ! Claire, ose dire que tu n'as jamais rêvé d'un bagnard ! Que jamais tu n'as rêvé précisément de celui-là ! Ose dire que tu ne l'a pas dénoncé justement - justement, quel beau mot ! - afin qu'il serve ton aventure secrète.



Claire : Je sais ça et davantage. Je suis la plus lucide. Mais l'histoire, c'est toi qui l'as inventée. Tourne ta tête. Ah ! Si tu te voyais, Solange. Le soleil de la forêt vierge illumine encore ton profil. Tu prépares l'évasion de ton amant. Comme tu te travailles ! Mais rassure-toi, je te hais pour d'autres raisons. Tu les connais.

Solange : Je ne te crains pas. Je ne doute pas de ta haine, de ta fourberie, mais fais bien attention. C'est moi l'ainée.

Claire : Qu'est-ce que cela veut dire, l'ainée ? Et la plus forte ? Tu m'obliges à te parler de cet homme pour mieux détourner mes regards. Allons donc ! Tu crois que je ne t'ai pas découverte ? Tu as essayé de la tuer.

Solange : Tu m'accuses ?

Claire : Ne nie pas. Je t'ai vue. Et j'ai eu peur. Peur, Solange. Quand nous accomplissons la cérémonie, je protège mon cou. C'est moi que tu vises à travers Madame, c'est moi qui suis en danger.

Solange : Oui, j'ai essayé. J'ai voulu te délivrer. Je n'en pouvais plus. J'étouffais de te vois étouffer, rougir, verdir, pourrir dans l'aigre et le doux de cette femme. Tu as raison reproche-le-moi. Je t'aimais trop. Tu aurais été la première à me dénoncer si je l'avais tuée. C'est par toi que j'aurais été livrée à la police.

Je n'ai tué personne. J'ai été lâche, tu comprends. J'ai fait mon possible, mais elle s'est retournée en dormant. Elle respirait doucement. Elle gonflait les draps : c'était Madame.

Claire : Tais-toi.

Solange : Pas encore. Tu as voulu savoir. attends, je vais t'en raconter d'autres. Tu connaîtras comme elle est faite, ta soeur. De quoi elle est faite. Ce qui compose une bonne : j'ai voulu l'étrangler...

Claire : Pense au ciel. Pense au ciel. Pense à ce qu'il y a après.

Solange : Que dalle ! J'en ai assez de m'agenouiller sur des bancs. A l'église, j'aurais eu le velours rouge des abbesses ou la pierre des pénitentes, mais au moins, noble serait mon attitude. Vois, mais vois comme elle souffre bien, elle, comme elle souffre en beauté. La douleur la transfigure ! En apprenant que son amant était un voleur, elle tenait tête à la police. Elle exultait. Maintenant, c'est une abandonnée magnifique, soutenue sous chaque bras par deux servantes attentives et désolées par sa peine.

Tu l'as vue ? Sa peine étincelante des feux de ses bijoux, du satin de ses robes, des lustres ! Claire, la beauté de mon crime devait racheter la pauvreté de mon chagrin. Après, j'aurais mis le feu.

Claire : Calme-toi, Solange. Le feu pouvait ne pas prendre. On t'aurait découverte. Tu sais ce qui attend les incendiaires.

Solange : Je sais tout. J'ai eu l'oeil et l'oreille aux serrures. J'ai écouté aux portes plus qu'aucune domestique. Je sais tout. Incendiaire ! C'est un titre admirable.

Claire : Tais-toi. Tu m'étouffes. J'étouffe. Ah, laisser entrer un peu d'air ici !

Claire : Non ! Non ! Pas de faiblesse ! Allume ! Allume ! Le moment est trop beau ! Debout ! Et mangeons. Qu'est-ce qu'il y a dans la cuisine ? Hein ? Il faut manger. Pour être forte. Viens, tu vas me conseiller. Le gardénal ?

Solange : Oui, le gardénal…

Claire : Le gardénal ! Ne fais pas cette tête. Il faut être joyeuse et chanter. Chantons ! Chante, comme quand tu iras mendier dans les cours et les ambassades. Il faut rire. Sinon le tragique va nous faire nous envoler par la fenêtre. L'assassinat est une chose… inénarrable ! Chantons. Nous l'emporterons dans un bois et sous les sapins, au clair de lune, nous la découperons en morceaux. Nous chanterons ! Nous l'enterrerons sous les fleurs dans nos parterres que nous arroserons le soir avec un petit arrosoir !

Sonnerie à la porte d'entrée.

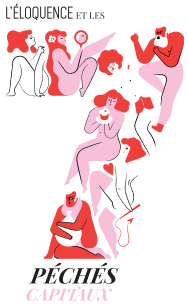
Solange : C'est elle. C'est elle qui rentre. Claire, tu es sûre de tenir le coup ?

Solange : Il faut partir. Emportons nos fringues. Vite, vite, Claire… Prenons le train… le bateau….

Claire : Partir où ? Rejoindre qui ? Je n'aurais pas la force de porter une valise.

Solange : Partons. Allons n'importe où ! Avec n'importe quoi.

Claire : Où irions-nous ? Que ferions-nous pour vivre. Nous sommes pauvres !



Solange : Claire, emportons… emportons…

Claire : L'argent ? Je ne le permettrais pas. Nous ne sommes pas des voleuses. La police nous aurait vite retrouvées. Et l'argent nous dénoncerait. Depuis que j'ai vu les objets nous dévoiler l'un après l'autre, j'ai peur d'eux.

Solange : Au diable ! Que tout aille au diable. Il faudra bien qu'on trouve le moyen de s'évader.

Claire : Nous avons perdu… C'est trop tard.

Solange : Tu ne crois pas que allons rester comme cela, dans l'angoisse. Ils sauront tout ! Tout ! Tu n'as donc pas vu comme elle étincelait ! Sa démarche dans l'escalier ! Sa démarche victorieuse ! Son bonheur atroce ? Son triomphe c'est le rouge de notre honte ! Sa robe c'est le rouge de notre honte !

Claire : Je suis si lasse !

Solange : Il est bien temps de vous plaindre. Votre délicatesse se montre au beau moment.

Claire : Trop lasse !

Solange : Il est évident que des bonnes sont coupables quand Madame est innocente. Il est si simple d'être innocent, madame ! Mais moi si je m'étais chargée de votre exécution je jure que je l'aurais conduite jusqu'au bout !

Claire : Mais Solange…

Solange : Jusqu'au bout ! Ce tilleul empoisonné, ce tilleul que vous osiez me refuser de boire, j'aurais desserré vos mâchoires pour vous forcer à l'avaler ! Me refuser de mourir, vous ! Quand j'étais prête à vous le demander à genoux, les mains jointes et baisant votre robe !

Claire : Il n'était pas aussi facile d'en venir à bout !

Solange : Vous croyez ? J'aurais su vous rendre la vie impossible. Et je vous aurais contrainte à venir me supplier de vous offrir ce poison, quelle vous aurais peut-être refusé. De toute façon, la vie vous serait devenue intolérable.

Claire : Claire ou Solange, vous m'irritez - car je vous confonds, Claire ou Solange, vous m'irritez et me portez vers la colère. Car c'est vous que j'accuse de tous nos malheurs.

Solange : Osez le répéter.

Claire met la robe blanche.

Claire : Je vous accuse d'être coupable du plus effroyable des crimes.

Solange : Vous êtes folle ! Ou ivre. Car il n'y a pas de crime, Claire, je te défie de nous accuser d'un crime précis.

Claire : Nous l'inventerons donc, car... Vous vouliez m'insulter ! Ne vous gênez pas ! Crachez-moi à la face ! Couvrez-moi de boue et d'ordures.

Solange se retournant et voyant Claire dans la robe de Madame.

Solange : Vous êtes belle !

Claire : Passez sur les formalités du début. Il y a longtemps que vous avez rendu inutiles les mensonges, les hésitations qui conduisent à la métamorphose ! Presse-toi ! Presse-toi. Je n'en peux plus des hontes et des humiliations. Le monde peut nous écouter, sourire, hausser les épaules, nous traiter de folles et d'envieuses, je frémis, je frissonne de plaisir, Claire, je vais hennir de joie !

Solange : Vous êtes belle !

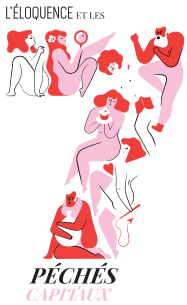
Claire : Commence les insultes.

Solange : Vous êtes belle.

Claire : Passons. Passons le prélude. Aux insultes.

Solange : Vous m'éblouissiez. Je ne pourrai jamais.

Claire : J'ai dit les insultes. Vous n'espérez pas m'avoir fait revêtir cette robe pour m'entendre chanter ma beauté. Couvrez-moi de haine ! D'insultes ! De crachats !



Solange : Hurlez si vous voulez ! Poussez même votre dernier cri, madame ! Enfin ! Madame est morte ! étendue sur le linoléum… étranglée par les gants de la vaisselle. Madame peut rester assise ! Madame peut m'appeler mademoiselle Solange. Justement. C'est à cause de ce que j'ai fait. Madame et Monsieur m'appelleront mademoiselle Solange Lemercier… Madame aurait dû enlever cette robe noire, c'est grotesque. *Elle imite la voix de Madame.* M'en voici réduite à porter le deuil de ma bonne. A la sortie du cimetière, tous les domestiques du quartier défilaient devant moi comme si j'eusse été de la famille. J'ai si souvent prétendu qu'elle faisait partie de la famille. La morte aura poussé jusqu'au bout la plaisanterie. Oh ! Madame… Je suis l'égale de Madame et je marche la tête haute… Non, monsieur l'Inspecteur, non… Vous ne saurez rien de mon travail. Rien de notre travail en commun. Rien de notre collaboration à ce meurtre… Les robes ? Oh ! Madame peut les garder. Ma soeur et moi nous avions les nôtres. Celles que nous mettions la nuit en cachette. Maintenant, j'ai ma robe et je suis votre égale. Je porte la toilette rouge des criminelles. Je fais rire Monsieur ? Je fais sourire Monsieur ? Il me croit folle. Il pense que les bonnes doivent avoir assez bon goût pour ne pas accomplir de gestes réservés à Madame ! Vraiment il me pardonne ? Il est la bonté même. Il veut lutter de grandeur avec moi. Mais j'ai conquis la plus sauvage… Madame s'aperçoit de ma solitude ! Enfin ! Maintenant je suis seule. Effrayante. Je pourrais vous parler avec cruauté, mais je peux être bonne. Madame se remettra de sa peur. Elle s'en remettra très bien. Parmi ses fleurs, ses parfums, ses robes. Cette robe blanche que vous portiez le soir au bal de l'Opéra. Cette robe blanche que je lui interdis toujours. Et parmi ses bijoux, ses amants. Moi, j'ai ma soeur. Oui, j'ose en parler. J'ose, madame. Je peux tout oser. Et qui, qui pourrait me faire taire ? Qui aurait le courage de me dire : « Ma fille ? » J'ai servi. J'ai eu les gestes qu'il faut pour servir. J'ai souri à Madame. Je me suis penchée pour faire le lit, penchée pour laver le carreau, penchée pour éplucher les légumes, pour écouter aux portes, coller mon oeil aux serrures. Mais maintenant, je reste droite. Et solide. Je suis l'étrangleuse. Mademoiselle Solange, celle qui étrangla sa soeur ! Me taire ? Madame est délicate vraiment. Mais j'ai pitié de Madame. J'ai pitié de la blancheur de Madame, de sa peau satinée, de ses petites oreilles, de ses petits poignets… Je suis la poule noire, j'ai mes juges. J'appartiens à la police, Claire ? Elle aimait vraiment beaucoup, beaucoup, Madame ! …. Non, monsieur l'Inspecteur, je n'expliquerai rien devant eux. Ces choses-là ne regardent que nous… Cela, ma petite, c'est notre nuit à nous ! Ni vous ni personne ne saurez rien, sauf que cette fois Solange est allée jusqu'au bout. Vous la voyez vêtue de rouge. Elle va sortir.

Sortir. Descendre le grand escalier : la police l'accompagne. Mettez-vous au balcon pour la voir marcher entre les pénitents noirs. Il est midi. Elle porte alors une torche de neuf livres. La bourreau la suit de près. A l'oreille il lui chuchote des mots d'amour. Le bourreau m'accompagne, Claire ! Le bourreau m'accompagne ! Elle sera conduite en cortège par toutes les bonnes du quartier, par tous les domestiques qui ont accompagné Claire à sa dernière demeure. On porte des couronnes, des fleurs, des oriflammes, des banderoles, on sonne le glas. L'enterrement déroule sa pompe. Il est beau, n'est-ce pas ? Viennent d'abord les maîtres d'hôtel, en frac, sans revers de soie. Ils portent leurs couronnes. Viennent ensuite les valets de pied, les laquais en culottes courte et bas blancs. Ils portent leurs couronnes. Viennent ensuite les valets de

chambre, puis les femmes de chambre portant nos couleurs. Viennent les concierges, viennent encore les délégations du ciel. Et je les conduis. Le bourreau me berce. On m'acclame. Je suis pâle et je vais mourir.

Claire : Tu es lâche. Obéis-moi. Nous sommes tout au bord. Solange. Nous irons jusqu'à la fin. Tu seras seule pour vivre nos deux existences. Il te faudra beaucoup de force. Personne ne saura au bagne que je t'accompagne en cachette. Et surtout, quand tu seras condamnée, n'oublie pas que tu me portes en toi. Précieusement. Nous serons belles, libres et joyeuses, Solange, nous n'avons plus une minute à perdre. Répète avec moi…

Solange : Parle, mais tout bas.

Claire : Madame devra prendre son tilleul.

Solange : Non, je ne veux pas.

Claire : Garce ! Répète. Madame prendra son tilleul.

Solange : Madame prendra son tilleul…

Claire : Car il faut qu'elle dorme…

Solange : Car il faut qu'elle dorme…

Claire : Et que je veille.

Solange : Et que je veille.

Claire : Je répète. Ne m'interromps plus. Tu m'écoutes ? Tu m'obéis ? Je répète ! Mon tilleul !

Solange : Mais…

Claire : Je dis ! Mon tilleul..

Solange : Mais, madame…

Claire : Bien. Continue.

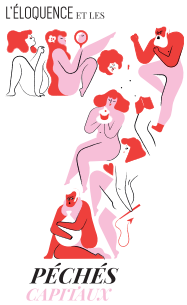
Solange : Mais, madame, il est froid.

Claire : Je le boirai quand même. Donne.

Solange apporte le plateau.

Et tu l'as versé dans le service le plus riche, le plus précieux…

Elle boit.



La jeune fille, le Diable et le moulin

La Jeune fille - La Princesse / Justine Boulard
Le Prince - L'Ange / Quentin Lasbazeilles
Le Père - Le Jardinier / Jules Robin
Le Diable / Vincent Fruleux

SCÈNE 1

Au coeur de la forêt. On entend les oiseaux.

Le Père : Je ne suis jamais venu ici. Pourtant je croyais bien connaitre cette forêt si profonde, si obscure que mes paupières s'alourdissent. Je sens une grande fatigue. Je vais me reposer un peu. La tête sur cette pierre sèche. Je ne dors pas. Je ferme simplement les yeux. Il s'éloigne, le fracas de ma vie. La nuit tombe sur moi. Je ne dors pas, je ferme simplement les yeux.

Les oiseaux se taisent.

Le silence ! Ce silence m'a réveillé.

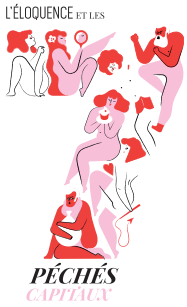
Le Diable apparait dans son dos.

Qui est là ? Qui est là, dans mon dos ?

Il se retourne mais le Diable tourne avec lui.

Non, personne.

Le Diable : Je suis là.



Le Père : Qui a parlé ?

Le Diable : Ici

Le Père se retourne, le Diable aussi.

Le Père : Où ?

Le Diable : Toujours derrière toi.

Le Père : Qui êtes-vous ?

Le Diable : On m'a donné bien des noms. Bruit d'orage.
Poids de rien. Roi de
ruse. Mord la foi. Oeil
de trou. Avale qui
pue.
Mais aujourd'hui,
« Celui qui est toujours derrière toi ».

Le Père : Toujours derrière moi et chaque fois je me retourne.

Le Diable : C'est un jeu.

Le Père : Ça ne m'amuse pas.

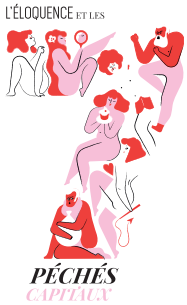
Le Diable : Alors prends ce petit miroir et regarde par-dessus ton épaule.

Le Père : Vous n'êtes pas très beau.

Le Diable change de visage.

Le Diable : Tu préfères ce visage ?

Le Père : Visage de crampe.



Le Diable : Encore un nom qui me va bien.

Le Diable change encore de visage.

Et celui-là ?

Le Père : Crampe de visage.

Le Diable : Homme qui rit de tout.

Le Père : Il le faut bien.

Le Diable : Il le faut bien, tu dis cela avec tristesse.

Le Père : Ma vie est dure.

Le Diable : Tu es pauvre ?

Le Père : Aussi pauvre que cette pierre qui m'a servi d'oreiller.

Le Diable : La pierre n'est pas malheureuse.

Le Père : Qu'en savez-vous ?

Le Diable : On n'entend pas sa plainte.

Le Père : Qu'en savez-vous ?

Le Diable : Crois-tu que l'argent console ?

Le Père : Je le crois.

Le Diable : L'argent ne consolerait pas cette pierre.

Le Père : Alors, cette pierre est idiote.

Le Diable : Je peux te rendre riche.

Le Père : Je n'ai rien à donner en échange, je ne sais pas chanter, et je ne suis drôle que malgré moi.

Le Diable : Je ne veux qu'une chose.

Le Père : Laquelle ?

Le Diable : Ce qu'il y a derrière ton moulin.

Le Père : Qu'y a-t-il derrière mon moulin ? Mon vieux pommier ?

Le Diable : Tu seras riche si tu jures de me donner, dans trois ans, ce qu'il y a derrière ton moulin.

Le Père : Cela vaut peut-être la peine de sacrifier mon vieux pommier. Pourtant, quelque chose me retient.

Le Diable : Je te laisse le temps de réfléchir. *Un temps.* Alors ?

Le Père : J'accepte.

Le Diable : Pour signer le pacte, cligne des yeux.

Le Père : J'hésite encore.

Le Diable : J'attends. Un temps. *Le Père cligne des yeux.* Tu as cligné !

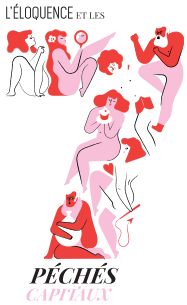
Le Père : Malgré moi !

Le Diable : Malgré toi ?

Le Père : Je ne sais pas, trop tard, c'est fait.

Le Diable : Oui.

Le Père : Où êtes-vous ? Il a disparu. Il faut rentrer, la forêt est froide.



SCÈNE 2

Au moulin

La Jeune fille : Toute chose est à sa place
Sous les grandes ailes de mon moulin.

Le blanc du drap, Le froid
de l'eau, Mon coeur de fille.

Toute chose est à sa place
Sous les grandes ailes de mon moulin.

Mes parents dans leur âge, Le vent dans
les rouages, Ma chanson.

Toute chose est à sa place
Sous les grandes ailes de mon moulin.
Le pays au printemps, La mort en
son jardin,
Mon avenir sur mon visage.

SCÈNE 3

Le Diable : Voici l'heure, trois ans ont passé. Tu as eu ce que tu voulais, donne-moi ce que je veux.

Le Père : Elle est là.

Le Diable : Tu le lui as dit ?

Le Père : Elle a dit : « Vivons comme si de rien n'était, quand il faudra me battre, je me battrai. »

Le Diable : Il est temps. *Le Diable s'avance vers la Jeune fille.* Me voici, jeune fille, tu es belle comme de manger en silence.

Le Père : Belle comme de manger en silence ? Elle ne répond rien.

Le Diable fait une valse autour d'elle sans l'approcher vraiment.

Le Diable : Elle a tracé un cercle de craie autour d'elle. Je ne peux pas l'approcher. Va, efface-le.

Le Père balaie le cercle de craie.

Le Père : Voilà.

Le Diable : Me voici, jeune fille, tu es belle comme de ranger sa chambre un soir d'hiver.

Le Père : Belle comme de ranger sa chambre un soir d'hiver ? Elle ne répond rien. Elle trempe ses mains dans un seau et les agite au vent.

Le Diable fait une valse autour d'elle sans l'approcher vraiment.

Le Diable : Elle a lavé ses mains, je ne peux pas l'approcher, retire-lui le seau et la brosse.

Le Père lui retire le seau et la brosse.

Le Père : Voilà.

Le Diable : Me voici, jeune fille. Tu es belle comme de soupirer au réveil.

Le Père : Belle comme de soupirer au réveil ? Elle ne répond rien. Elle cache son visage.

Le Diable fait une valse autour d'elle sans l'approcher vraiment.

Le Diable : Elle a pleuré sur ses mains. Je ne peux pas l'approcher. Coupe-lui les mains.

Le Père : Je ne peux pas couper les mains de ma fille.

Le Diable : Coupe-lui les mains. Ou c'est toi que j'emporterai.

Le Père va chercher une hache, murmure à l'oreille de sa fille et lui coupe les mains.

La Jeune fille : Ah ! Mon père ! Vous me faites très mal !

Le Père : Voilà.

Le Diable : Me voici, jeune fille, tu es belle comme…

Le Diable fait une valse autour d'elle sans l'approcher vraiment.

Le Père : Le Diable revient.

Le Diable : Laisse-moi m'assoir. Voilà, le diable s'est assis. Elle a pleuré sur ses moignons. Je ne peux pas l'approcher. J'y renonce. Une autre fête m'attend, il faut que je change d'habit. Adieu.

Le Père : Ma fille, je resterai à tes côtés. J'ai gagné assez d'argent grâce à toi pour te faire vivre sur un grand pied toute ta vie durant.

La Jeune fille : Non, il faut que je quitte cette maison, ces bois et ces champs qui m'ont vue naître. Les mouettes crient sur la terre. Il doit y avoir une grande tempête au large. Cette nuit, les marins n'auront pas de repos. Quelle autre consolation que de partager la douleur avec des inconnus ?

Le Père : Comment feras-tu ?

La Jeune fille : Aucune question ne doit m'être posée.

Le Père : Alors, dis-moi adieu.

La Jeune fille : Cet adieu a déjà été dit.

SCÈNE 4

Sur la route

La Jeune fille : Sans secours, sans réconfort aucun, sans espoir et sans but.

Sur ma tête, une rangée de nuages sales. Entre mes pieds, un entrelacs de ronces sèches et le froid. Je ne suis jamais venue ici. Personne ne me connaît. Je vais chanter la vieille complainte. Aucun son ne sort de ma bouche. Ma chanson aussi m'a abandonnée. La nuit hésite encore à s'abattre sur moi. Que reste-t-il ? Rien, alors j'écoute. Voilà combien de jours que je marche sans fermer les yeux, sans même battre des paupières ? J'ai faim. Cette douleur dans mon ventre, c'était la faim. J'ai faim d'une noix, d'un gâteau, d'une cuisse de poulet.

Ces poires sont si belles qu'on les dirait peintes sur bois. Les étoiles les font miroiter, la lune les éclaire comme une soeur, la brise les berce et les arrondit. Mon Dieu, faites-moi la grâce de gouter à ce fruit. Mais la rivière m'en sépare. *Un ange apparait.* Qui est là ?

L'Ange : Celui que tu ne peux pas voir.

La Jeune fille : C'est vrai. Je me tourne vers vous, mais au-dessus de votre tête, une lumière brille et ne me permet pas de voir votre visage.

L'Ange : As-tu peur de moi ?

La Jeune fille : Tout m'a déjà été enlevé.

L'Ange : As-tu confiance en moi ?

La Jeune fille : Je n'ai pas le choix.

L'Ange : Si je pouvais te donner ce que tu désires, tout, selon ton souhait, et parce que tu le mérites, que voudrais-tu ?

La Jeune fille : Cette poire.

L'Ange : Et demain ?

La Jeune fille : Une autre poire.

L'Ange : Rien de plus ?

La Jeune fille : Je n'ai pas appris à désirer.

L'Ange : Tu apprendras

La Jeune fille : Votre voix est douce.

L'Ange : Je suis ton ange gardien.

La Jeune fille : Ta voix est douce, Ange Gardien.

L'Ange : Cette parole te rapproche de moi. Maintenant, je vais te faire un pont de mon corps pour franchir ce petit ruisseau. Tu entreras dans ce jardin et tu mangeras cette poire que tu désires. Tu la mangeras à même l'arbre. Il ne restera plus que le trognon pendu par sa tige à la branche. SI bien que demain, le jardinier qui a pour travail de les compter croira que c'est un oiseau qui l'a rongée en s'appuyant sur l'air. Tous les malheurs du monde se sont abattus sur elle, mais elle ne pense qu'à se soûler d'une petite poire. Ce doit être cela, avoir faim.

SCÈNE 5

Au palais du Prince

Le Jardinier : Prince, mon Prince, j'ai vu cette nuit dans le verger ce que mes yeux n'avaient jamais vu.

Le Prince : Une poire a été mangée, je le sais.

Le Jardinier : Prince, mon Prince, c'est un esprit qui a mangé la poire avec sa bouche, sans s'aider de ses mains car il n'avait pas de mains.

Le Prince : Ce n'est pas plutôt un rossignol ou une effraie ?

Le Jardinier : Prince, mon Prince, c'était un esprit au visage de fille.

Le Prince : Qui te croirait ?

Le Jardinier : Oui, qui pourrait me croire ? Un homme vêtu de blanc, avec une lumière au-dessus de lui, a fait un pont de son corps. Et l'esprit a traversé le ruisseau et mangé la poire.

Le Prince : Ce soir, nous irons au jardin. Je verrai si l'esprit reviens, et si ce que tu dis est vrai.

SCÈNE 6

Cette nuit-là, dans le verger.

La Jeune fille : Te revoilà, mon ange.

L'Ange : Il suffisait de m'appeler.

La Jeune fille : J'ai dormi tout le jour.

L'Ange : Je sais.

La Jeune fille : M'aiderais-tu comme hier ?

L'Ange : Et comme hier, tu mangeras le fruit que tu aimes. Tout, une deuxième fois.

Entre le Prince.

Le Prince : Qui es-tu, toi, qui empiètes sur ma terre ? Un esprit ? Une ombre ? Un être humain ? Viens-tu du ciel, de l'oubli, ou du monde ?

La Jeune fille : Je ne suis ni un esprit ni une ombre. Je viens du moulin de mon père. Je suis une pauvre créature abandonnée de tous, sauf de Dieu.

Le Prince : Si tu es abandonnée de tous, moi je ne t'abandonnerai pas.

La Jeune fille : Tu le dis et tu le penses.

Le Prince : Je le dis et je le pense. Rien ne pourra nous séparer. Ton visage est éclairé d'une étoile. Je le lis comme un livre simple et c'est mon destin que je lis.

La Jeune fille : N'oublie pas que tu es prince.

Le Prince : C'est à ma couronne que tu le vois ?

La Jeune fille : Non, ce n'est pas à ta couronne que je le vois.

SCÈNE 7

Dans la chambre du palais, le soir du mariage

La Princesse : On n'avait jamais vu de mariage si beau. Mais moi, je ne pensais qu'à ce moment. Nous sommes tous les deux dans notre chambre.

Le Prince : On dit que dans ton malheur, tu n'as pas oublié Dieu, est-ce vrai ?

La Princesse : Je ne me rappelle pas. Je sais que dans ma joie, je n'ai pas oublié Dieu une seconde.

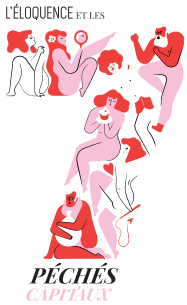
Le Prince : J'ai un cadeau. *Il lui donne deux mains d'argent.* Le meilleur orfèvre du pays les a faites, dans la nuit.

LE CADEAU.

La Princesse : Je n'ai pas besoin de main, tant que tu es auprès de moi. C'est facile, regarde. Je me couche et je dis : donne-moi la cruche. Donne-moi la cage au serin. Donne-moi l'éventail. Donne-moi le livre et le signet. Cueille-moi une branche d'acacia. A quoi me serviraient des mains ? Tant que je peux te regarder.

Le Prince : Accepte-les. L'orfèvre aura travaillé pour rien.

La Princesse : Je les accepte.



SCÈNE 8

Le lendemain

Le Prince : Tu dors.

La Princesse : Non. Je ferme simplement les yeux.

Le Prince : Il entre un peu de froid par la fenêtre et quelques bruits de tambour fatigués. Les musiciens ne sont pas encore partis pour une fête.

La Princesse : Les tambours que l'on entend ne sont pas les tambours de la fête.

Le Prince : Ne le dis pas.

La Princesse : On entend les tambours à voix sombre et la fraîcheur des étriers clairs. On appelle à la guerre. Tu vas partir.

Le Prince : Il faut me pardonner. Je ne suis né que pour deux choses : t'aimer et combattre. Je ne connais la guerre que par les jeux d'enfant. Epées de bois, chevaux de bois, sang de bois sur les armures de bois. En un jour, Dieu m'a fait deux fois homme. Tes bras, cette nuit, mon armée au matin. Je suis heureux et naïf, je reviendrai heureux et sage.
N'oublie pas que je suis prince. L'absence est mon blason.

La Princesse : Moi aussi je suis princesse. Princesse deux fois par toi. Parce que tu m'as aimée et parce que tu me quittes.

Le Prince : Embrassons-nous.

La Princesse : Ce n'est pas seulement toi que j'embrasse.

Le Prince : Ce n'est pas seulement toi que j'embrasse.

SCÈNE 9

Dans le verger.

La Princesse : Voilà trois mois que le prince est parti. Oh ! Je voudrais être avec lui ! On ne verrai pas que je suis une fille, avec de la boue sur le visage et mes seins sous une armure. Je pourrais bien porter l'étendard ou éponger son front ou chanter dans l'horreur des combats et les veilles interminables.

Mais je suis une fille et mes mains des bijoux inutiles.

Le Jardinier : Ce n'est pas votre place.

La Princesse : Quelle est notre place quand d'autres se battent et meurent ?

Le Jardinier : Votre place est de veiller sur l'enfant que vous portez.

La Princesse : Merci, Jardinier. Avez-vous vu fleurir les fleurs nouvelles ?

Le Jardinier : Oui, le parterre de gueules-de-loup bleues a emboîté le pas aux tournesols, et les amandiers ne se feront pas attendre. Chaque chose à sa place. Le Prince à la guerre, le jardinier dans son jardin et la Princesse dans l'attente.

SCÈNE 10

LA LETTRE.

Le Jardinier : La Princesse vient de mettre au monde le plus bel enfant que la terre ait jamais porté. Je l'ai décrit dans cette lettre. Comme je ne pouvais pas tout dire de son visage et de la joie de la Princesse, j'ai fait une page entière de croix et de couleurs, rouges, jaunes et bleues. Le Prince comprendra. Messager ! *Entre le Diable habillé en messager)* Cette lettre est plus précieuse que tes yeux. Va, porte-la au Prince qui campe à la lisière de la guerre. Songe que tu portes la vie dans un morceau de papier plié. Songe aussi que tu portes la victoire et l'espoir d'une armée entière. Va, vite.

Le Diable : Il y a toujours une heure où le destin d'un homme tient à un morceau de papier. C'est là que j'interviens. *Il déchire la lettre en mille morceaux.* Flocons de neige dans le ciel incertain. Une danse macabre de papier. *Il sort une autre lettre.* Et voilà une autre lettre inspirée de mon plus beau cauchemar. En route.

SCÈNE 11

Sur le champs de bataille

Le Diable : Prince, mon Prince ! Réjouissez votre coeur ! Votre fils est né, voici une lettre de votre épouse.

Le Prince : Oh ! Mon coeur, retiens-toi un moment ! Tout mon corps tremble de joie ! Je n'arrive pas à lire.

Le Diable : Posez la lettre au sol.

Le Prince : Merci. *Il pose la lettre et lit.*

« Prince, votre fils est né. Cachez votre joie. Un bonheur vient avec un malheur. L'enfant est si laid que je ne peux soutenir sa vue. Il est dans un lieu sombre qui lui ressemble. Ses yeux rouges n'ont pas de cils. Ses mains grattent effroyablement un ventre d'écailles. Il n'a pas de jambes mais les pattes d'un insecte. Je ne peux pas tout dire de son visage et de ma terreur. Voici une page de croix noires, vous comprendrez. »

Ah mon Dieu, mon Dieu !

Le Diable : O le bel endroit qu'un champ de bataille ! On voit la plaine qui rougit ! Les blessés pleurent avec le soir qui tombe ! Et partout ces arbres brûlés ! Qui craquent infiniment ! Un théâtre !

Le Prince : Voici ma réponse, pars sans te reposer. La Princesse a besoin de mon réconfort. Qu'on te donne le reste d'eau pure !

Le Diable : Elle manquera aux blessés.

SCÈNE 12

Le Diable : L'eau pure ! Qu'on-t-ils tous à désirer l'eau pure ? Va, eau pure, désaltère les cailloux. *Il lit la réponse du Prince.*

« Ma Princesse, séchez vos larmes. L'amour d'un père est plus fort que vos tristes images. J'aime mon fils, quoi qu'il soit. Prenez soin de lui comme vous prendriez soin de moi. Je vous aime. Dieu vous donne la force et l'espoir. »

Voilà ce que j'en fais de l'espoir du Prince ! Poussière dans la bourrasque. *Il déchire la lettre.* Et maintenant voici une autre lettre de ma main.

SCÈNE 13

Le Jardinier : La guerre est-elle aussi laide que les poètes le disent ?

Le Diable : Nous n'avons pas dû lire les mêmes. Voici la réponse du Prince. Etrangement, elle ne s'adresse pas à la Princesse mais à toi, Jardinier.

Le Jardinier : *Il lit la lettre.*

« Jardinier, je t'écris comme mon plus fidèle ami. Tu exécuteras les ordres de cette lettre sans rien dire. Demain à l'aube, prends une hache et tue l'enfant nouveau-né. Arrache sa langue et ses yeux que tu garderas comme preuve. »

Non, je ne pourrai pas faire cela. Je tuerai une biche à la place et je garderai sa langue et ses yeux. L'Ange gardien veillera sur elle. Est-il possible que la guerre ait changé le Prince à ce point ? Où est l'enfant qui piétinait mes semis ?

SCÈNE 14

Sur la route

La Princesse : Je ne sais quel danger voulait m'épargner le jardinier. Je sais que je l'ai cru. Me voilà à nouveau sur la route. Un fois déjà mes pas qui devaient me mener nulle part m'ont menée où je devais aller. Je l'ai dit au jardinier qui s'inquiétait pour moi. N'aie crainte, Jardinier. Mes pieds sont plus sages que moi. Et mon ange ne m'abandonnera pas.

L'Ange : Je suis là.

La Princesse : Mon Ange, il faut nous donner une maison. Cette forêt est obscure. Mon enfant a faim.

L'Ange : Voici une cabane de bûcheron. Tu y vivras cachée du Diable. Dans la paix et l'attente. Ton fils grandira librement comme une fougère dans un sous-bois. Je ne vous quitterai jamais.

La Princesse : Que fait le jardinier à cette heure ?

L'Ange : Je veillerai sur lui aussi.

SCÈNE 15

Au Palais. Le Prince est revenu de la guerre.

Le Jardinier : Votre visage est toujours beau.

Le Prince : Où est ma femme ? Où est mon fils qui doit avoir sept ans ? J'ai questionné tout le monde, tous se détournent de moi et pleurent. Ai-je vécu sept ans de guerre pour retrouver une maison vide ?

Le Jardinier : Moi, je ne me détourne pas. Homme cruel, il est trop tard pour réclamer ton fils. C'est toi, enivré par le sang des combats, qui m'as commandé de le mutiler et de le tuer dans cette lettre que je garde toujours sur moi et qui me brûle la poitrine. Et voici, comme tu me l'as demandé, dans cette boîte de plomb, ses yeux et son coeur que tu voulais en preuve de sa mort. Régale-toi de cette vue maintenant que tu es dessoûlé, maintenant que le vent de la bataille ne siffle plus dans ta tête, maintenant que tu redeviens prince sans en mériter le nom.

Le Prince : Que l'on m'enterre ainsi, vivant, à genoux. Aucun homme n'a souffert ce que je souffre.

Le Jardinier : Voici la lettre.

Le Prince : Quelle lettre ?

Le Jardinier : Je vous l'ai dit. Vous ne la reconnaissez pas ?

Le Prince : Ce n'est pas mon écriture.

Le Jardinier : Mais alors, qui s'est mis entre nous ? Qui a faussé le cours de nos destins ?

Le Prince : Il n'y en a qu'un..

Le Jardinier : Le Diable.

Le Prince : C'est son nom.

Le Jardinier : Prince, mon Prince, réjouissez-vous. Je n'ai pas tué votre enfant. Ce sont les yeux et la langue d'une biche que vous voyez dans cette boîte. Ils vivent l'un et l'autre quelque part dans la forêt obscure. Partez à leur recherche. Partez.

Le Prince : Prends soin des fleurs.

SCÈNE 16

Au coeur de la forêt, une maison de bûcheron. Le Prince frappe à la porte.

Le Prince : Voilà des jours que je suis perdu dans le labyrinthe sans lumière de votre forêt. Accueillez-moi dans votre maison. Je ne demande qu'un toit, et un peu de vie autour de moi.

La Princesse : Vous êtes le bienvenu, mon Prince.

Le Prince : A quoi vois-tu que je suis un prince, moi qui ne porte plus de couronne ?

La Princesse : Ce n'est pas à votre couronne que je le sais.

Le Prince : Est-il vrai que l'enfant est mon fils ?

La Princesse : Comme il est vrai que je suis ta femme.

Le Prince : La femme que j'ai aimée avait des mains d'argent, et les tiennes sont de chair.

La Princesse : Mes mains ont repoussé dans la longue nuit de l'attente. Voici les mains d'argent que tu m'as offertes au lendemain de notre mariage.

Le Prince : Ainsi nous nous sommes retrouvés.
Viens, rentrons chez nous. Nous célébrerons notre mariage une deuxième fois.

La Princesse : Peut-on célébrer un mariage deux fois ?

Le Prince : Dans mon pays, ce sera une nouvelle loi. Tous les mariages devront être célébrés deux fois. Je ne peux pas croire que tes mains ont repoussé.

La Princesse : Tu t'étonnes que mes mains aient repoussé, mais c'est ce que font les feuilles chaque année sans que tu t'en émerveilles.

Le Prince : Détrompe-toi, mon amour. Je m'en émerveille.